THÉÂTRE

Question de conscience

Page C 3

CINÉMA

Face-à-face amoureux

Page C 7

LE DEVOIR

CULTURE

CAHIER C

CINÉMA

Le splash Pitof

Son *Vidocq* ouvre demain le 20e Festival international en Abitibi-Témiscamingue avant de prendre l'affiche dans nos salles le 2 novembre. Premier film tourné en caméra numérique haute définition, *Vidocq* transforme le Paris de 1832 en un univers de science-fiction conjugué au futur antérieur.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Il est arrivé au cinéma par la porte des effets spéciaux. Or, les effets spéciaux au cinéma français n'ont repris de la graine que depuis une dizaine d'années. Derrière ceux des *Visiteurs*, de *Delicatessen*, de *La Cité des enfants perdus*, d'*Astérix et Obélix*, de *Jeanne d'Arc*, il y avait toujours le même homme: Pitof.

Pas étonnant alors qu'on retrouve aujourd'hui Pitof à la direction de *Vidocq*, œuvre d'effets spéciaux s'il en est. Il s'agit du premier film tourné en numérique haute définition et du premier film tout court de Pitof. Sorti il y a cinq semaines en France, *Vidocq* a récolté deux millions d'entrées, séduit surtout les ados, en se faisant, côté cour, éreinter en général par la critique. Pitof dit qu'il faut le voir comme un pur divertissement, comme un spectacle. Il précise s'être inspiré des jeux vidéo que regardait son fils pour l'écriture du film. À son avis, le cinéma français peut donner la réplique aux films américains sur le terrain du divertissement, mais il doit le faire avec des codes nationaux. «*Le cinéma français en était un de divertissement à la base*, précise-t-il. *Depuis la Nouvelle Vague, ces productions-là ont mauvaise réputation auprès des puristes. Il nous faut remonter cette pente.*»

Après avoir travaillé avec Jeunet et Caro sur *Delicatessen* et *La Cité des enfants perdus*, Pitof avait suivi Jean-Pierre Jeunet à Hollywood pour le tournage de *Alien: La Résurrection*. Il tenait la barre des effets spéciaux mais endossa aussi le rôle de réalisateur de la deuxième équipe. Lui qui rêvait depuis toujours de devenir cinéaste, il y puisa une confiance en lui. De retour en France, il se chercha un projet, tomba sur celui de *Vidocq*. Le film allait l'emmener à diriger Gérard Depardieu (dans la peau de Vidocq, évidemment), mais aussi André Dussolier, Guillaume Canet, Inès Sastre, etc.

Vidocq appartient à l'histoire. Il est cet ancien bagnard devenu chef de police puis détective privé à Paris qui révolutionna les méthodes d'enquête policière en France. Jean-Christophe Grangé,

VOIR PAGE C 2: **PITOF**

MIKHAIL KALMYKOV

Et Vadim créa la chanteuse

On ne la savait pas chanteuse. On ne le savait pas auteur de chansons. Et pourtant, c'est bien un spectacle de chansons que Marie-Christine Barrault vient présenter dans le cadre du Coup de cœur francophone de Montréal.

MARTIN BILODEAU

Ce sont bien des textes de son époux, Roger Vadim, que Marie-Christine Barrault interprétera sur la scène de la Maison de la culture Frontenac, les 8 et 9 novembre. Deux soirs, donc, pour une double surprise, qui survient un an et demi après la disparition de l'homme qui lança BB (dans *Et Dieu créa la femme*) et qui partagea avec la coqueluche de *Cousin cousine* les douze dernières années de sa vie.

Déjà, au bout du fil, on sent la présence souriante et sincère de quelqu'un qui est né du bon côté de la vie. Marie-Christine Barrault, nièce de Jean-Louis Barrault qui lui fit faire ses premières armes au théâtre avant qu'Eric Rohmer ne la lance au cinéma dans *Ma nuit chez Maud*, est à mettre dans une case à part, entre la star de la vérité et la voisine mythique.

Peu de gens, de ce côté-ci de l'Atlantique, la savaient mariée à Roger Vadim. La nouvelle nous est parvenue en février 2000, en même temps que l'annonce du décès, à 73 ans, du cinéaste de *Barbarella* et de *La Bride sur le cou*, qui fut aussi le conjoint de Jane Fonda et de Catherine Deneuve.

Au milieu des années 90, Marie-Christine Barrault, que Vadim a fait jouer dans quelques téléfilms et a dirigée au théâtre, lui demande de lui écrire des textes de chansons, qu'elle confiera ensuite au compositeur Jean-Marie Sénia, ami et complice depuis vingt ans. Vadim s'exécute, et Sénia — qui travaille dans l'intervalle avec Hannah Schygulla — met la note finale quelques semaines avant que Vadim ne succombe à un cancer. Nous sommes en février 2000. Marie-Christine Barrault joue en tournée dans la pièce *Barrage contre le Pacifique*, de Marguerite Duras. Pendant ses jours de congé, elle travaille avec Sénia à la création du spectacle, conçu lentement mais devenu plus urgent depuis la disparition de son cocréateur. Fin mars, les chansons de Vadim (*Les Mamans, La Servante et le Brigadier*, etc.) sont lâchées comme des ballons d'hélium: des chansons réalistes et coquines, qui résonnent comme les sketchs d'un boulevard doux-amer, que Marie-Christine Barrault, depuis, peaufine sur scène, promettant aux Québécois, auxquels elle n'a pas rendu visite depuis sa participation à *Jésus de Montréal*, une version quasi définitive du spectacle qu'elle a intitulé *L'Homme rêvé*.

Est-ce que chanter les chansons écrites par Vadim relève pour vous d'un processus de deuil ou d'un élan de survie?

C'est un peu tout ça. Sauf que les chansons, j'avais l'intention de les chanter bien avant. Le spectacle a pris une forme liée à sa disparition. Pas de l'ordre de la tristesse, mais plutôt de l'ordre de l'élan vital qu'on peut ressentir après la disparition de quelqu'un, à la fois pour accepter cette disparition et pour faire en sorte que la personne ne disparaisse pas complètement.

Roger Vadim projetait l'image d'un séducteur et d'un cinéaste maudit. Est-ce que les gens ont été surpris de voir naître en lui, après sa mort, un poète et un parolier?

Une des joies de ce spectacle, c'est de le faire découvrir sous un angle tout à fait différent. Tellement de gens avaient de fausses idées sur Vadim. Mais il était très libre dans sa tête et ne voulait pas employer son énergie à faire changer l'image que les gens se faisaient de lui. Ce qui importait pour lui, c'était que ceux qui étaient proches de lui, ceux qu'il aimait, le voient comme il était.

Coup de cœur francophone

Où situez-vous votre voix, dans ces mots de lui écrits pour vous?

Vadim me connaissait tellement, il m'avait tellement entendue ou regardée, il m'aimait tellement, qu'il a trouvé des mots qui sont vraiment les miens. Entre Vadim et moi, il y avait une grande relation au niveau des mots.

À quoi tient, selon vous, le malentendu qui a opposé Roger Vadim et la critique?

Dans le spectacle, il y a un moment où on entend la voix de Vadim, tirée d'une entrevue qu'il a donnée à la radio, où il dit qu'il y a toujours eu des malentendus entre la critique et les créateurs, et qu'en France, c'est d'autant plus difficile pour quelqu'un qui donne l'impression d'être un «milliardaire de bonheur», avec des femmes très belles à ses côtés. Il disait que ça, la critique ne le pardonne pas.

VOIR PAGE C 4: **VADIM**

Culture

PITOF

SUITE DE LA PAGE C 1

l'auteur des Rivières pourpres, écrivit ce scénario original à partir du personnage de Vidocq et imagina une histoire loufoque à caractère fantastique dans laquelle un alchimiste au visage de miroir semait la terreur. Pitof le réécrivit avec lui par la suite.

Faire un film d'époque? Pitof n'en avait pas envie, mais un thriller surréaliste campé en 1830, pourquoi pas? *«Pour comprendre une époque que je n'ai pas connue, j'ai créé un univers à partir de peintures futuristes du temps, celles de Gustave Moreau par exemple. À cause de ses contrastes de couleurs, de ses touches de lumière dans un ciel sombre.»*

L'attrait du numérique était pour Pitof une question d'esthétique. *«Il donne une texture d'image sans grain et une profondeur de champ que l'on n'obtient pas avec la pellicule.»* Autre vertu du numérique: il permet de travailler les effets spéciaux directement à l'image, sans avoir besoin de scanner. Dans un film comme *Vidocq*, les décors réels alternent avec les images digitales. Les plans d'ensemble sur Paris son créés sur ordinateur, tandis que l'antre de l'alchimiste, entre autres, est reconstituée en studio. *«Dans un film conventionnel, environ 70 % du film se fait au tournage. Dans* Vidocq *l'apport du tournage au produit final est réduit à 30 %. Le reste est conçu en postproduction.»* Moins cher, le numérique? Pas nécessairement. *Vidocq* a coûté 150 millions de francs (32 millions $CAN). La forte somme.

Pitof, qui n'avait jamais dirigé de comédiens, voulait leur éviter l'embarras de jouer sur un fond bleu qui serait ensuite digitalisé en postproduction. *«Les acteurs n'ont pas souffert de cet apport technique. Je les ai fait tourner souvent en studio, dans des châteaux près de Paris ou des rues de Bordeaux. Pour eux, le tournage ressemblait à un autre. Mais la caméra était plus souple. J'usais de grands angles. Je créais un autre rapport avec l'image.»*

Plutôt que de courir après Depardieu en le suppliant de jouer dans son film, Pitof s'est retrouvé en situation inverse. *«C'est Depardieu qui voulait jouer dans le film. Le côté numérique l'excitait.»* Le cinéaste se félicite d'avoir eu affaire à des professionnels qu'il n'avait pas besoin de trop diriger. *«Les costumes, les décors les aidaient à se réincarner dans la peau de leurs personnages.»*

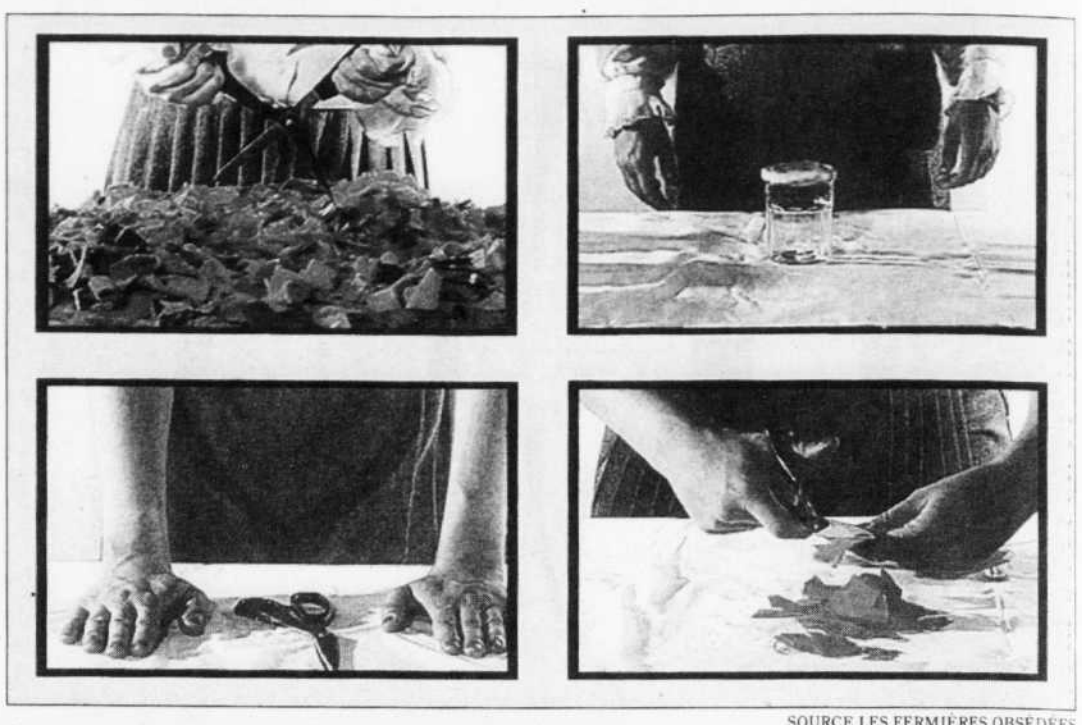
Pitof caresse quelques projets, dont un qui témoignera de sa passion du pilotage. Pour l'instant, il en est encore à accompagner *Vidocq*, s'envole avec le film pour le Japon et croise les doigts en espérant qu'il trouvera un distributeur aux États-Unis.

PERFORMANCE

Fermières à l'œuvre

Les Fermières obsédées, ce n'est pas seulement un nom accrocheur. Depuis plusieurs mois, ce collectif de quatre filles étonne grâce à un art action où la parodie se mêle à la démesure. Après de solides performances au Lieu ainsi qu'à l'événement Incube, elles s'emparent ce soir et demain d'un local commercial inutilisé de la rue du Pont, à Québec, afin de surprendre de nouveau. Parrainé encore une fois par le centre en art actuel Le Lieu, cette action-destruction en deux jours intrigue déjà. On tente d'en apprendre davantage sur cette démarche des plus surprenantes.

DAVID CANTIN



SOURCE LES FERMIÈRES OBSÉDÉES

À travers ces actions, à la fois parodiques et critiques du sens même de la vie quotidienne, Les Fermières obsédées ne cherchent pas à s'exclure du grand public.

Lorsqu'on rencontre Annie Baillargeon, Mélissa Charest, Eugénie Cliche et Catherine Plaisance, la discussion s'anime plutôt rapidement. Chacune n'hésite pas à débattre du rôle et des intentions des Fermières obsédées. *«Au départ, on pensait à une sorte de complot. On voulait choisir un nom que les gens retiendraient et intervenir dans différents contextes. Pour nous, la performance renvoie à une image qui se met en branle. Même s'il y a une grande préparation derrière ce qu'on fait, tout se passe à partir de différents phénomènes de construction et de déconstruction.»*

Comme le cercle des fermières du folklore québécois, ce projet artistique s'intéresse beaucoup au tissage ainsi qu'aux contraintes comme sources d'inspiration. Lors d'une manœuvre récente, avec l'aide de perruques et de costumes, les quatre jeunes femmes s'entouraient de tissu au cou dans une sorte de rituel qui semblait conduire jusqu'à l'asphyxie. Prisonnières de leurs vêtements et de leur image, une tension s'installait au cours du processus, le tout dans le but de remettre en question les limites mêmes de l'individu dans une société organisée. Comme l'explique Catherine, *«à travers cette mise en scène, il y a certaines étapes à suivre. On aime jouer autour d'un schéma de fabrication et de préparation. L'uniforme, le maquillage puis l'enchaînement en boucle de la performance suivent un parcours flexible. On souhaite qu'une dramatisation du temps s'enclenche. Cela n'empêche pas non plus une perte de l'intention initiale. Cela fait partie de la manœuvre en soi».*

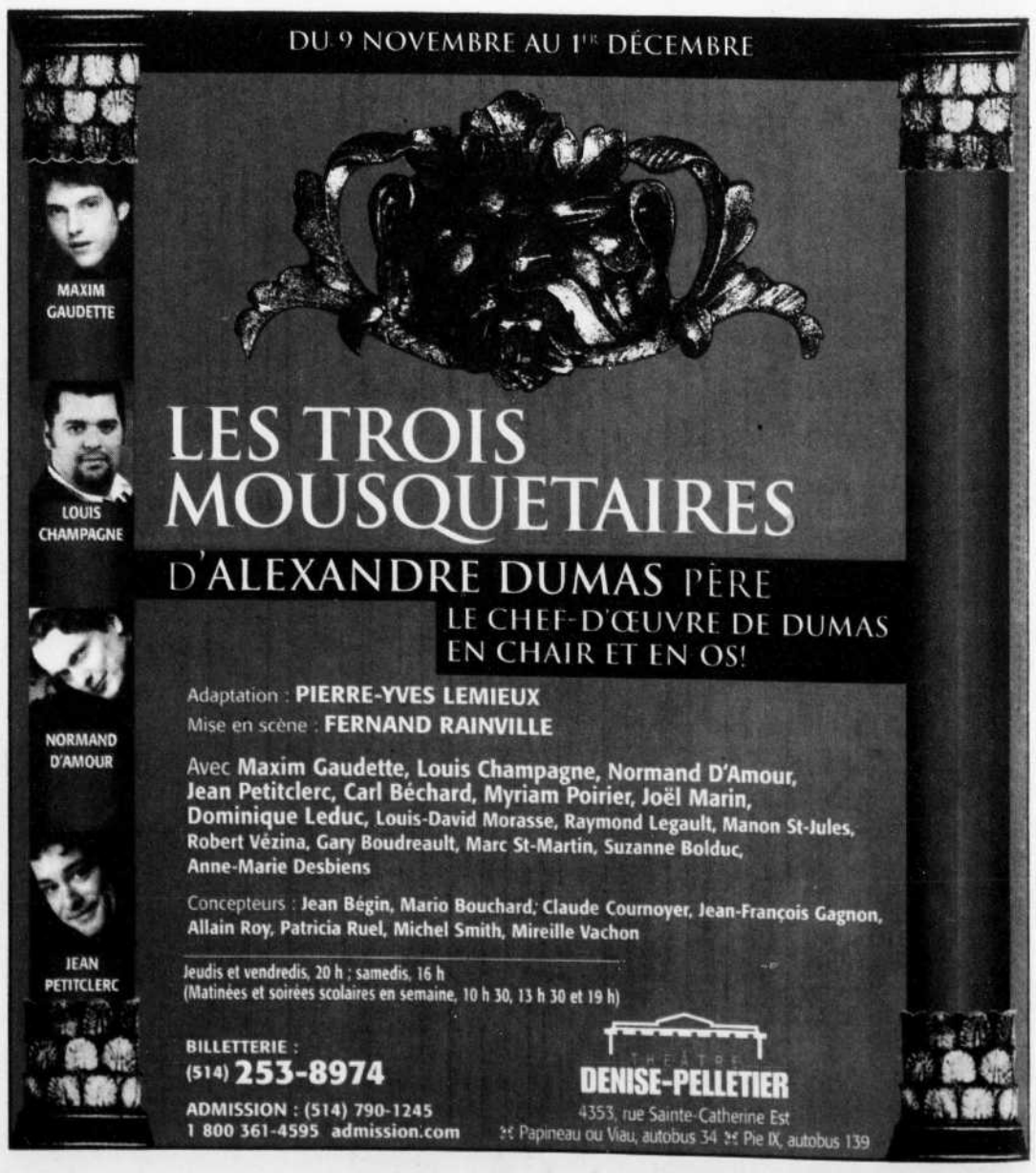
Les Fermières obsédées veulent aussi se faire connaître à l'extérieur du milieu, parfois restreint, des arts visuels. Tout cela dans le but de faire circuler une pratique, un engagement esthétique, de même qu'un univers féminin sans pudeur.

À travers ces actions, à la fois parodiques et critiques du sens même de la vie quotidienne, Les Fermières obsédées ne cherchent pas à s'exclure du grand public. Comme en témoigne cet événement hors galerie, il y a là le désir de créer à un endroit presque clandestin. *«Évidemment, on ne veut pas trop en dire. Ce soir, c'est la première partie qui donnera lieu à la performance en tant que telle. Demain, on veut que les personnes reviennent transformer ce qui restera de l'installation. On terminera ensuite avec une projection vidéo. On souhaite une sorte d'happening hybride»*, précise Mélissa.

Une chose demeure certaine, Les Fermières obsédées veulent aussi se faire connaître à l'extérieur du milieu, parfois restreint, des arts visuels. Elles ont d'ailleurs en tête, pour bientôt, un projet de machine distributrice et de petits objets à collectionner. Tout cela dans le but de faire circuler une pratique, un engagement esthétique, de même qu'un univers féminin sans pudeur. Sur fond de couture et de broderie, Les Fermières obsédées travaillent certainement dans le but d'élargir les conceptions, un peu nébuleuses, que plusieurs maintiennent à propos de la performance. De plus, elles participent à un enthousiasme nouveau de la part d'une relève en art action à Québec. En fin de semaine, quelque chose d'inusité se produira sans doute au 390 de la rue du Pont, à Québec. Un filon à suivre.

TRANCHEZ – COUPEZ – HACHEZ

Action performative et installation des Fermières obsédées
En collaboration avec le centre en art actuel Le Lieu
Les 27 et 28 octobre
390, rue du Pont, Québec



THÉÂTRE

Une question de conscience

HERVÉ GUAY

Élise Guilbault s'apprête à incarner Antonietta dans *Une journée particulière* d'Ettore Scola à la Compagnie Jean-Duceppe, du 31 octobre jusqu'au 8 décembre. Il s'agit du seul rôle original qu'elle ait accepté au théâtre depuis bientôt trois ans, une rareté de la part d'une interprète d'une intensité souvent bouleversante.

Pour autant, on ne peut pas dire qu'Elise Guilbault ait disparu de la circulation. Au contraire, elle est plus présente que jamais, au petit comme au grand écran. Mince consolation pour ceux à qui elle a manqué, la principale intéressée souhaite dorénavant prendre rendez-vous avec le théâtre une fois par an. En s'éloignant de la scène, Elise Guilbault se dit toutefois convaincue d'avoir perfectionné davantage son instrument grâce à la télévision et au cinéma. Comme la caméra capte tout, elle y a développé le sens de la spontanéité et de l'abandon. En un mot, elle est devenue encore plus consciente de ce qu'elle projette. Aveu nullement anodin de la part d'une interprète habituée à ciseler ses rôles comme un véritable orfèvre. Mais l'exigence extrême que s'impose Elise Guilbault n'existe pas premièrement en fonction de ce que les autres vont penser d'elle. *«J'ai une exigence de ne pas m'ennuyer*, dit-elle, *d'abord envers moi-même. Par ennuyer, je veux dire faire et refaire toujours les mêmes choses. Il faut dire que ça ne m'intéresse pas de faire une copie d'une copie. Et comme jouer c'est faire semblant: faire semblant de faire semblant ne m'intéresse pas non plus. C'est bien assez de jouer. À un moment donné, répondre aux mêmes exigences de la part d'un metteur en scène revient à se retrouver en train de faire semblant de faire semblant... Je préfère que l'on me détourne de moi-même pour travailler autrement de l'instrument dont je dispose.»*

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Pour Élise Guilbault, un acteur doit posséder culture et curiosité.

Jusqu'au bout

Au théâtre, les rôles qu'on lui a confiés l'ont obligée à se dépasser plus souvent qu'à son tour. Que l'on pense à la Leïla des *Paravents* de Genet, à la lady Anne de *Richard III*, à l'Hermione de Racine, à la Candy des *Restes humains* de l'Albertain Brad Fraser ou encore à l'Albertine enragée de Tremblay. Rôles d'une énormité qui semble avoir décuplé en elle le désir d'aller jusqu'au bout dans l'exercice d'un métier, qui ne pardonne pas. Pour elle, une bonne actrice ne doit pas craindre de se rendre du très beau jusqu'au plus laid.

Elise Guilbault croit en outre qu'un acteur doit posséder culture et curiosité. Elle risque une comparaison avec les événements du 11 septembre. À son avis, la tragédie du World Trade Center nécessite de vastes références historiques si l'on veut finir par comprendre un tant soit peu ce qui se passe. Il en va de même des acteurs dont la curiosité doit aller de l'infiniment grand à l'infiniment petit. *«Pour comprendre ce que nous faisons*, avance-t-elle, *il est important de savoir d'où nous venons, qui a inventé quoi, ce qui s'est fait hier et ce qui se prépare demain.»* Connaissances, bien entendu, absolument essentielles quand une actrice consent à jouer dans une œuvre aussi ancrée dans l'histoire que l'est *Une journée particulière*, qui a pour toile de fond l'Italie fasciste, occupée à dérouler le tapis rouge à l'occasion de la visite à Rome du Führer.

Au surplus, Elise Guilbault est ravie de se sentir au diapason de ce qu'exprime Ettore Scola dans sa pièce. Projet dont elle avoue qu'il lui faisait peur, au début, étant donné que la pièce de théâtre a été tirée d'un film. Très belle réalisation marquée par des interprètes aussi inoubliables que Sophia Loren et Marcello Mastroianni, à qui elle et Yves Jacques seront forcément comparés. Mais le fait de travailler en compagnie de quelqu'un doté d'un sens théâtral aussi sûr que Serge Denoncourt a calmé ses appréhensions. Pourtant, dans un métier où tant d'acteurs admettent s'en remettre aveuglément au metteur en scène, Elise Guilbault fait figure d'exception. *«J'ai compris que l'acteur a une responsabilité dans le fait de décrocher certains rôles, sans doute parce qu'il a besoin d'aller dans une direction plutôt qu'une autre... En fait, c'est un savant mélange de milliers de petits choix qui finit par lui tracer une route.»* Ce qui n'empêche pas Elise Guilbault de se considérer comme une actrice docile vis-à-vis du metteur en scène, dont elle attend surtout un amour inconditionnel pour les acteurs et la sensibilité nécessaire pour qu'il puisse s'adresser à chacun en fonction de sa personnalité.

À mi-chemin d'une carrière bien remplie, Elise Guilbault rêve moins de grands rôles que d'interpréter des femmes de son âge. Chaque fois que la chose lui est arrivée, l'expérience lui est apparue comme particulièrement enrichissante, en phase avec ce qu'elle était en train de vivre. Tôt ou tard, elle se verrait tout aussi bien toucher au théâtre expérimental.

Prochainement, elle tentera de démystifier l'émotion auprès des apprentis acteurs. *«Ce qu'un acteur a à atteindre*, dit-elle, *c'est un état. Et ce n'est pas nécessairement parce que ta mère a jeté ta suce quand tu avais deux ans. Le plus souvent, l'état appartient au personnage. Et pour le porter comme acteur, il nous appartient d'endormir une partie de nous-mêmes, d'en réveiller une autre, d'en faire mourir une ou d'en ressusciter une autre. Parce que notre métier consiste à être à l'affût de tout... Notre travail vise donc à découvrir le chemin pour parvenir à cet état.»* Car même si elle y revient moins souvent, Elise Guilbault continue tout de même à considérer le théâtre comme le socle de son travail. *«Le théâtre joue dans ma vie le rôle d'un mari, de grand compagnon de vie. Les autres* [formes d'expression] *sont des personnes incontournables, que j'ai le goût de connaître mais pas nécessairement avec qui j'ai envie de passer toute mon existence. En revanche, j'espère avoir toujours envie de jouer au théâtre. Et ce serait un grand chagrin que de me lever un beau matin sans l'envie d'y jouer de nouveau.»*

Parler du théâtre qui a quelque chose à dire

Les Cahiers de théâtre Jeu *fêtent leur centième numéro au Lion d'Or*

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Le chiffre 100 fascine. Comme une sorte de limite à dimension humaine, une frontière presque abordable même si on ne l'atteint que rarement: 100 ans, 100 milles à l'heure, 100 000 volts. Quand on fonde un magazine, par exemple — et plus encore une revue culturelle qui, par définition, s'adresse à un petit public spécialisé —, le centième numéro est une sorte d'Everest plus ou moins mythique auquel on ne pense même pas. C'est pourtant l'un de ces petits Himalaya qui sera franchi le 3 novembre, lorsque le centième numéro des *Cahiers de théâtre Jeu* se pointera en kiosque. Et 25 ans après le premier numéro, il devient intéressant de se demander avec la patronne d'aujourd'hui, Louise Vigeant, pourquoi et pour qui on écrit une revue culturelle, fin octobre 2001.

De traces et de présence

«La question est pertinente, répond-elle, énergique. *Je me la suis posée douloureusement en écrivant l'éditorial de ce centième numéro quelques heures après les événements du 11 septembre. C'est qu'au même moment, les Français de l'Odéon-Théâtre de l'Europe jouaient ici* L'Orestie *d'Eschyle, une pièce écrite il y a 2000 ans et dans laquelle on essaie de démonter le mécanisme de la violence... Oui, bien sûr, notre travail est pertinent: peut-être plus encore dans des moments de crise. Surtout que, dès le premier numéro,* Jeu *a toujours choisi de parler du théâtre qui a quelque chose à dire, qui fait penser, qui fait réagir.»*

On passera rapidement sur la petite histoire en soulignant que *Jeu* a vu le jour à l'hiver de 1976 à l'instigation de notre ex-collègue Gilbert David, aujourd'hui professeur à l'Université de Montréal, et de quatre autres cofondateurs, dont Lorraine Hébert, qui est encore active dans le milieu. Tout ce qui grenouille et scribouille autour du théâtre ici depuis 25 ans a écrit dans *Jeu* à un moment ou à un autre (à commencer par moi, je le confesse). *Jeu* est une sorte de mémoire imprimée. *«C'est littéralement la trace du théâtre québécois»*, comme le dit justement Louise Vigeant.

Mais *Jeu* n'est pas qu'une trace, aussi importante soit-elle; c'est une revue vivante qui prend position et qui provoque des débats. *«*Jeu *est un des rares lieux de réflexion sur la pratique théâtrale*, reprend Louise Vigeant. *Nos analyses sont plus poussées, plus fouillées que celles de la presse quotidienne ou électronique: nous avons de l'espace et nous avons du temps. Nos textes n'ont pas d'incidence sur le succès d'un spectacle puisque nous paraissons bien après la mise au rancart de la production, mais nous nous adressons à tout le monde: à tous les types de praticiens du milieu, aux étudiants, aux comédiens et aux profs. Même si nous ne couvrons pas tous les spectacles de toutes les compagnies, nous sommes très présents. Comme chaque numéro s'appuie sur un dossier mettant en relief toutes les facettes du métier* [*Jeu* a publié des dossiers sur l'écriture dramatique, le costume, le comédien, la scénographie, la mise en scène, alouette], *nous nous appuyons aussi sur le milieu: nous faisons partie du milieu. Il y a aussi qu'avec le temps, nous en sommes venus à mettre sur pied une maison d'édition et à créer des événements comme Entrée libre, par exemple, une sorte de forum que nous tenons quatre fois par année sur des thèmes divers et auxquels les gens participent beaucoup. Le prochain aura lieu dans le cadre du Salon du livre, le 18 novembre, et portera précisément sur la question que vous m'avez posée tantôt: qui écrit pour qui?»*

Louise Vigeant est aujourd'hui professeur au cégep Edouard-Montpetit; lorsqu'elle arrive à *Jeu* en 1983, c'est pour se charger du dossier spécial de la revue consacré à *Vie et mort du roi boiteux* (le numéro 27). Elle accède au comité de rédaction en 1991 (pour le numéro 50, qui portait sur le rôle du théâtre dans la société actuelle), puis devient rédactrice en chef en 1998 — c'est elle bien sûr qui a piloté ce numéro 100. En fait, plus l'entrevue avance, plus les exemples concrets s'accumulent et plus je la vois penser en fonction de numéro: le 94 (sur l'engagement), le 52 (le théâtre expérimental) ou le 5 (le Grand Cirque ordinaire), le 97 (les figures masculines de la scène québécoise) ou le 37 (la photographie de théâtre). Plus le lien entre la revue et le milieu devient évident aussi; il allait presque de soi de fêter le centième en invitant tout le monde au Lion d'Or lundi qui vient.

Le bilan est assez impressionnant, il faut le reconnaître. Encore plus pour une petite équipe formée de collaborateurs qui bouclent leur budget dans des cégeps ou Dieu sait où et dont le noyau dur compte à peine huit personnes. *Jeu* tire à 1200 exemplaires, quatre fois par année, compte 700 abonnés, dont certains jusqu'en Corée, et reçoit des subventions annuelles totalisant environ 150 000 $ des trois Conseils des arts. C'est une équipe tricotée serrée. Louise Vigeant est fière de souligner que le comité de rédaction de la revue compte des membres de *«toutes»* les générations, de la vingtaine jusqu'à la soixantaine. C'est peut-être pour cela que *Jeu* ne sent pas le vieux ou le cénacle. Et qu'on lui souhaite encore une centaine de numéros...

Titanica, la robe des grands combats, Edmund C. Asher, Londres, 1968
de Sébastien Harrisson
mise en scène de René Richard Cyr
avec Andrée Lachapelle
James Hyndman
Gérard Poirier
Dominique Quesnel
Frédérique Collin
Violette Chauveau
Stéphane Simard
Evelyne Rompré
Yves Amyot
Benoît Mc Ginnis
Xavier Lamoureux
Frédéric Bélanger
Patrice Bélanger
Jean-Sébastien Lavoie
Pascal Patenaude
Marie-Hélène Racicot
les concepteurs
Gabriel Tsampalieros
Marie-Pierre Fleury
Martin Labrecque
Nicolas Rollin
Georges William Scott
Angelo Barsetti
DU 23 OCTOBRE AU 17 NOVEMBRE 2001
une création du THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
3900, rue Saint-Denis, Montréal (métro Sherbrooke)
(514) 282-3900
Direction : René Richard Cyr, Jacques Vézina
www.theatredaujourdhui.qc.ca
Les Arts du Maurier

MISE EN SCÈNE ET ADAPTATION DE LORRAINE PINTAL
AVEC CÉLINE BONNIER, ALEXIS MARTIN
MARIE TIFO, ANNE-MARIE CADIEUX, PIERRE CURZI
BRIGITTE LAFLEUR, MONIQUE MERCURE
BILLETS EN VENTE DÈS MAINTENANT : 866-8668
WWW.TNM.QC.CA • DÈS LE 13 NOVEMBRE
EN COPRODUCTION AVEC LE FESTIVAL DE THÉÂTRE DES AMÉRIQUES

PLANCHON ET LE TNP DE FRANCE À MONTRÉAL, UN ÉVÉNEMENT À NE PAS MANQUER !
théâtre du rideau vert
Théâtre National Populaire TNP
ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE ROGER PLANCHON
DÉCOR, COSTUMES ET LUMIÈRES Luciano Damiani
MUSIQUE Jean-Pierre Fouquey
SON Stéphane Planchon
AVEC
Roger Planchon
Anna Prucnal
Claude Lévêque
Nathalie Krebs
Denis Benoliel
Blanche Giraud-Beauregardt
René Morard
Frédéric Sorba
Élise Le Sturne
18 comédiens, musiciens et danseurs !
Le chant du cygne et autres histoires d'ANTON TCHEKHOV
UNE PRÉSENTATION DE ALSTOM
DU 13 NOVEMBRE AU 8 DÉCEMBRE 2001
Un spectacle du TNP-VILLEURBANNE, en coproduction avec La Maison de la Culture de Loire-Atlantique et avec le soutien du Conseil Régional Rhône-Alpes, ERAI, le Conseil Général du Rhône et la SPEDIDAM
Cette manifestation est présentée dans le cadre de la carte blanche aux collectivités territoriales de France au Québec/la saison.
(514) 844-1793 • www.rideauvert.qc.ca
Aussi disponible en abonnement : (514) 845-0267
Affichage Astral Media
SPEXEL

CHANSON

QUINZE ANS DE COUP DE CŒUR FRANCOPHONE

Présent depuis le début, le directeur général et artistique Alain Chartrand arc-boute encore et toujours son festival de chanson aux mêmes fers de lance: rencontres et créations

SYLVAIN CORMIER

Un phare, par définition, faut savoir où il est. Depuis maintenant 15 ans, le festival de chanson Coup de cœur francophone illumine l'Est montréalais en novembre. Invariablement. Après l'Halloween, généralement avant la première tempête. D'où l'image du phare. Luminosité fiable, solides fondations. Net avantage sur l'autre festival majeur de chanson à Montréal, les FrancoFolies, événement au wattage autrement puissant mais ballotté au gré des saisons, échoué en août mais désirant juin. Ne poussons pas plus loin la comparaison.

Alain Chartrand ne s'aventurerait pas sur ce terrain-là. Trop glissant. Laissons plutôt le directeur général et artistique du Coup de cœur commenter l'image. Un phare dans la nuit de novembre, son festival? *«C'est vrai que l'esprit du Coup de cœur n'a pas changé. Le projet a grossi depuis la première série de programmes doubles, à l'auditorium du cégep Maisonneuve* [multiplication des salles, réseau pancanadien depuis dix ans, liens tissés avec le ROSEQ, la SOPREF, l'Europe], *mais c'est encore l'idée de susciter des rencontres qui est à la base. La quinzième programmation ressemble à la première parce qu'elle répond à la même question: est-ce qu'on s'appuie sur des incontournables ou bien demande-t-on aux artistes de faire un travail avec nous?»*

C'est souvent après le passage à Coup de cœur que des chanteurs jusqu'alors très contournés cessent de l'être. Richard Desjardins, bel exemple. Dans le programme anniversaire, celui-ci se souvient de novembre 1988. *«Mon show était prêt depuis au moins deux ans, mais je ne trouvais pas la manière de le présenter à Montréal.* [...] *Chartrand et sa gang, redoutables recruteurs, m'offrent une première partie. Ma chance!»* Ledit Chartrand se souvient, la même année, d'un certain Jean Leclerc pas tout à fait Leroux. *«Il avait joué à rideau fermé parce que tout était placé pour l'artiste de deuxième partie, un duo de Québec appelé Paparazzi…»* Il y a encore des programmes doubles. Et encore selon la formule du moins connu accolé au mieux connu: cette année, on découvrira un Yann Perreau (ex-Doc et Les Chirurgiens) avant Bori, le duo fransaskois Polly-Esther avant Sylvie Paquette, etc.

Du temps de glace

Autour de ce bel os à moelle, le festival greffe sa viande. À savoir: des spectacles créés par ou pour le Coup de cœur. Cette année, autre bel exemple, on finira l'équipée avec *Jeter l'ancre*, spectacle pour lequel Chartrand a mené à même quai Marie-Jo Thério, l'iconoclaste chanteur français Néry et la chorale des citoyens-chanteurs de Petite-Vallée. Chartrand est d'ores et déjà content de son coup: *«Au moment où on se parle, Néry est à Petite-Vallée avec Marie-Jo et les citoyens-chanteurs. Ils viennent de se rencontrer et ils s'inventent un spectacle. Ça donne une idée du niveau de confiance envers le Coup de cœur. On est l'entremetteur. Pour emprunter une expression au hockey, on donne du "temps de glace". On laisse patiner les patineurs. De la même façon, Tomas Jensen et Louise Forestier, qui se sont rencontrés cet été à Petite-Vallée, ont eu l'idée de créer un spectacle au Coup de cœur parce qu'ils savaient que c'est possible de développer et de présenter là quelque chose d'un peu atypique.»*

À 15 ans, le Coup de cœur francophone, fort de ses convictions, bien planté dans le paysage, demeure la plus modeste des institutions. Petite équipe, budget serré, le festival n'a pas de lendemains qui chantent d'office. *«Il y a toujours une petite inquiétude*, avoue Chartrand, *mais qui est calmée par une belle certitude: le plaisir de faire des choses ensemble est inépuisable.»*

La nouvelle vague

Arseniq 33, Improvisators Dub, Le Colectivo, Les Hurlements d'Léo: la nouvelle vague française débarque en ville…

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Quiconque connaît Polémil Bazar sait que la formation de Québec est amoureuse des textes bien fignolés sur fond d'accordéon musette et d'instruments traditionnels et acoustiques. Le croisement avec la formation de Bordeaux Les Hurlements d'Léo semblait naturel. Les premiers existent depuis deux ans et sont dans la mouvance française qui nous a récemment donné Louise Attaque, laquelle mouvance est amorcée depuis des années par Les Têtes raides. Les seconds existent depuis 1995, commencent à faire parler d'eux et tournent à raison d'une centaine de concerts annuellement. Ils en sont à une première visite au Québec.

Les Hurlements d'Léo, avec d'autres groupes comme La Tordue, Les Ogres de Barbaque ou Les Hurleurs, partagent un goût pour la musique festive et les racines de la musique européenne. Dans le même lot, si un groupe comme Debout sur le Zinc valse plutôt du côté des sonorités orientales (pour ce qu'on a entendu), Les Hurlements d'Léo — le groupe a été baptisé à partir d'une chanson des VRP se terminant par ces mots — frayent du côté d'une musique tsigane, gitane et slave.

Le java-punk-chanson-caravaning mâtiné de guinguette

Tous ces groupes forment ce qu'il est convenu d'appeler la nouvelle vague française. Un des chanteurs du groupe, Laurent, l'entend de cette façon, cette nouvelle vague: *«Il y a beaucoup de groupes qui réutilisent des instruments qui ont été mis à la page pendant un moment. On pouvait passer pour un vieux con il y a dix ans lorsqu'on jouait de l'accordéon ou du violon. Ces instruments ont été remis au goût du jour. Ceci dit, ces instruments amènent juste une couleur. On peut faire du rock'n'roll tout en utilisant de l'accordéon, du violon ou de la contrebasse. C'est ce qu'on essaie de faire.»*

Depuis l'explosion Louise Attaque, de nombreux groupes acoustiques ont pris la place. *«La nouvelle vague française tient à cette explosion. On a refait de la place à des groupes qui développent une musique acoustique. En ce qui concerne la nouvelle vague, par contre, je ne sais pas quoi vous dire. On joue avec des groupes très variés et divers. On peut jouer avec des groupes de rap ou des groupes reggae à des festivals. On n'est pas hermétiques aux autres formes de musique.»*

Ils ont commencé à quatre, et les quatre autres membres se sont greffés à force de rencontres dans les bars bordelais. Le second disque du groupe, *La Belle Affaire*, est une affaire de collectif. Avec des membres âgés de vingt à trente ans, Les Hurlements d'Léo traversent les générations de spectateurs. La formation présente sa mouture comme étant du *«java-punk-chanson-caravaning mâtiné de guinguette»*. Le spectre de ses références va des Béruriers Noirs aux Têtes raides, entre la chanson française et l'attitude punk. *«En fait, les gens qui sont venus nous voir disent qu'on a beaucoup d'énergie sur scène. C'est le côté punk peut-être, le côté agité. L'utilisation des instruments traditionnels fait qu'on nous assimile aux Têtes raides. Inévitablement, on nous compare à ça.»* Le fait de ne pas vouloir *«entrer dans le sérail de la variété française»* compte pour beaucoup dans cette réception.

Comme plusieurs, le groupe a choisi la voie plus difficile de l'autoproduction. *«On n'est pas des marginaux, mais on se tient loin des multinationales. On s'occupe nous-mêmes à peu près de tout.»* Les ventes d'albums sont modestes, autour de 30 000 copies vendues pour chacune des deux galettes. *«En Europe, on est de tout petits saltimbanques. En France, on a une notoriété qui tient à un gros succès d'estime de la part du public.»* Côté textes, le groupe se considère comme *«des chroniqueurs de la vie sociale»*.

Une tournée sous chapiteau se trame en France, au printemps prochain, en compagnie des Ogres de Barbaques. C'est en salle, au Nouveau Club Soda, que les Montréalais y goûteront, le 4 novembre.

Serge Deyglun a connu bien des gens qui ne se connaissent pas entre eux

Un sacré personnage

Entre autres activités, Serge Deyglun fut chansonnier. Juste assez longtemps pour marquer sa génération. Petit portrait avant le coup de chapeau.

SYLVAIN CORMIER

C'était dans le gros tas de bandes maîtresses du vétéran producteur Denis Pantis. Le ruban d'un album intitulé *Serge Deyglun en vedette*, candidat comme les autres au vaste programme de réédition en format audionumérique entrepris par Pantis. La musicologue, musicienne et recherchiste Guylaine Maroist, en charge du gros œuvre, n'avait jamais entendu ce nom-là. Bien sûr, le patronyme résonnait. Parent avec Mireille la comédienne, sans doute. Pantis lui fit l'article, enthousiaste. *«Il me disait que c'était le disque spécial d'un gars spécial, une sorte de Plume de son époque. Et qu'il fallait faire connaître ça.»*

Maroist écouta Deyglun. N'en revint pas. *«C'était un truc complètement hors normes pour les années 50. Un côté était composé de chansons faites en studio, très poétiques, comme* Le Ruisseau, La Ville. *L'autre côté était enregistré en spectacle au Quartier latin, avec des chansons satiriques comme* L'Ingénieur, *des textes en joual avant la lettre.»* Oui, il fallait faire connaître ce disque brillamment unique. Et d'abord connaître un peu mieux l'homme. *«Pour les textes du livret, j'ai commencé par rencontrer sa veuve, Marie-Christine Lussier Deyglun.»* Clarification de la généalogie: Serge Deyglun est le fils de la comédienne Mimi Destée et du dramaturge Henri Deyglun, lequel a un jour épousé Janine Sutto, de la Mireille, demi-sœur de Serge. *«Je me suis rendu compte*, poursuit Maroist, *que tous les gens d'une certaine génération le connaissaient, mais pas tous comme chansonnier.»*

Proverbial enfant de la balle, Serge Deyglun joue dans les téléromans du paternel. Très vite, il multiplie les chapeaux. Annonceur, journaliste, nouvelliste, voire marin le temps d'un voyage, il tâte la chanson sans trop y penser. Maroist précise: *«Il est parti à Paris avec Raymond Lévesque, sur les talons de Félix. C'est à ce moment-là que Lévesque a écrit* Quand les hommes vivront d'amour.» La «carrière» du chansonnier Deyglun ne durera pas quatre ans, ponctuée par un seul succès de palmarès: *Cinq pieds deux, les yeux bleus*. La vraie passion de sa vie, c'est la faune et la flore. Écolo avant le mot, il sera de tous les combats (cinéaste, il tourne *Le Massacre des innocents* en 1965) et signera jusqu'à sa mort, en 1972, la chronique chasse et pêche à *La Presse*.

«Serge Deyglun est d'abord un personnage, résume Maroist. *Claude Dubois en parle comme d'un gourou, Michel Chartrand comme d'un bel esprit. Charlebois et Mouffe allaient passer des soirées arrosées et enfumées chez lui. Il rayonnait.»* C'est la même Mouffe qui a *«acheté dix fois»* la réédition pour l'offrir à des amis. La même Mouffe qui, avec Maroist, Marie-Christine Lussier et Mireille Deyglun, a fomenté l'étonnant spectacle-hommage que présentera le Coup de cœur francophone au Lion d'Or le lundi 5 novembre, le bien-nommé *Chasse et pêche et rock'n'roll – Coup de chapeau à Serge Deyglun*.

Un spectacle que l'on souhaite aussi eclectique que l'homme. *«Il y aura la famille biologique, mais aussi des gens qui l'ont connu ou se sentent tributaires de lui: Gildor Roy, qui est un fan; Chloé Sainte-Marie, qui connaît tout le répertoire par cœur; Jean-Guy Moreau et Tex Lecor, qui allaient le voir chanter au Quartier Latin; Mononc'Serge, qui va faire* L'Ingénieur. *Tony Romandini, qui jouait de la guitare avec lui, sera là aussi. Et Bilbo des Loco Locass, Steve Normandin.»* Et peut-être beaucoup d'autres. *«Serge Deyglun a connu bien des gens qui ne se connaissent pas entre eux.»* Soirée unique et inclassable en perspective, bien à l'image du gaillard.

Victor Hugo ouvre le bal

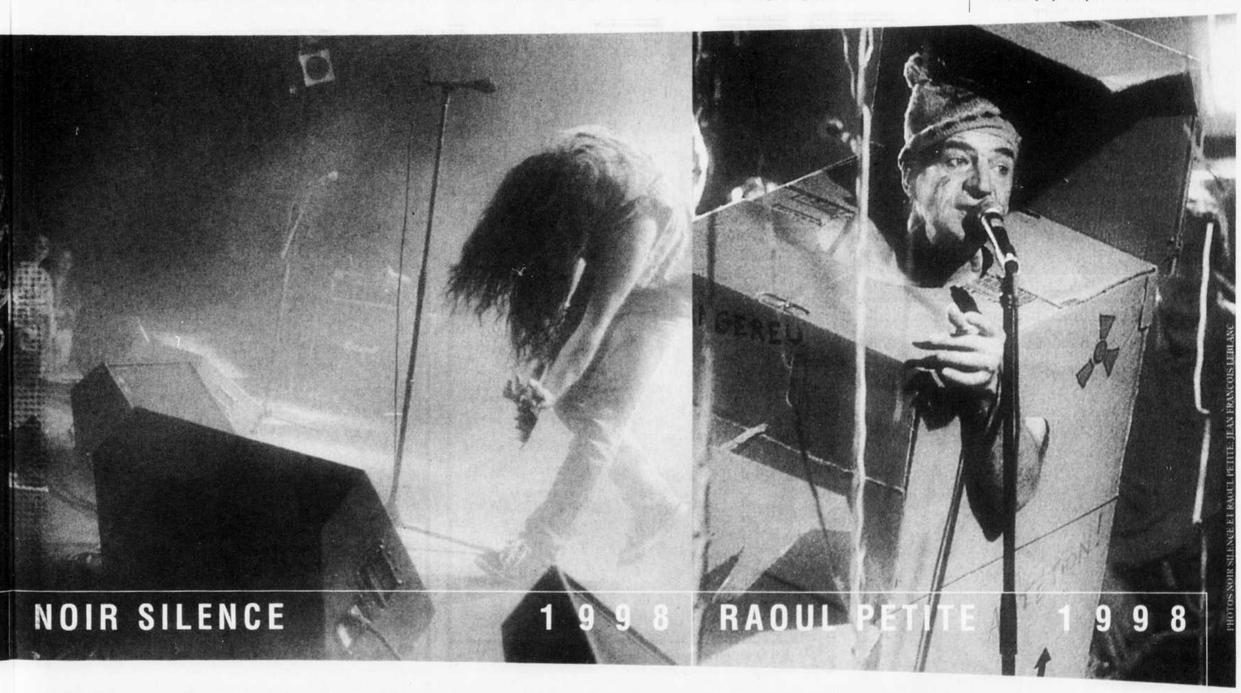
Jusqu'à maintenant, Alain Lecompte était mieux connu comme pianiste accompagnateur (de Pierre Barouh et d'Eva, notamment). Mais Lecompte chante aussi, depuis toujours. Il ouvrira le Coup de cœur francophone avec un spectacle solo de chansons dont il a composé les musiques. L'auteur? Son idole, un certain Hugo, Victor, né il y a deux siècles.

SOLANGE LÉVESQUE

L'œuvre de Victor Hugo, c'est une passion pour Alain Lecompte. C'est d'abord par ses romans qu'il l'a rencontré. Il connaît tout de l'homme, il a lu et relu l'écrivain et ne cesse de s'émerveiller, en particulier, de la richesse de sa poésie. *«Personne n'a abordé autant de sujets que lui: il parle de tout, autant de politique, de situations de société, d'amour ou d'ésotérisme que de ses sentiments pour ses petits-enfants, autant de sujets qui ne vieillissent pas. Cet homme pensait en poésie»*, explique-t-il. *«Cela fait maintenant dix ans que je compose de la musique sur ses poèmes. Peu à peu, un spectacle s'est imposé, tranquillement.»*

C'est bien connu, Victor Hugo a marqué le XIXe siècle par sa production littéraire prolifique, visionnaire et diversifiée. *«La variété de cette poésie est très inspirante et se répercute dans la musique»*, fait remarquer Alain Lecompte. *«Hugo excellait tout autant dans le dessin, l'aquarelle, etc.; il était étonnamment audacieux dans sa façon de mêler les médias.»* Parmi les 27 chansons que Lecompte interprétera lors de ce spectacle, on reconnaîtra des poèmes assez connus, mais aucun qui ait déjà été chanté. On en trouvera également des drôles, comme *La Coccinelle*, d'autres d'une actualité absolument renversante, comme *Depuis six mille ans la guerre*, et de très touchants, comme *Demain dès l'aube*, que l'auteur écrivit après la mort de sa fille Léopoldine. *«Pour le musicien que je suis, les poèmes de Victor Hugo sont un vrai cadeau»*, commente Alain Lecompte, très heureux de présenter enfin ce spectacle. D'autant plus qu'il vient de terminer l'enregistrement d'un CD entièrement consacré à Hugo, cet homme paradoxal qui déclara, à 14 ans: *«Je veux être Chateaubriand ou rien!»* et qui provoqua plus tard, autant dans sa vie privée que dans sa vie publique, moult controverses, fait remarquer le chanteur musicien qu'on pourra applaudir le 1er novembre à 20h au Medley lors de la soirée d'ouverture du Coup de cœur francophone, entouré pour la circonstance des 35 musiciens de l'Orchestre symphonique de Drummondville.

LES OURS-AVEC LEURS INVITÉS 1999



NOIR SILENCE 1998 RAOUL PETITE 1998

PHOTOS NOIR SILENCE ET RAOUL PETITE: JEAN-FRANÇOIS LEBLANC

SOURCES: COUP DE CŒUR FRANCOPHONE

Vadim

SUITE DE LA PAGE C 1

N'est-ce pas ce qui le distingue d'un artiste comme Serge Gainsbourg, qui projetait l'image d'un poète tourmenté?

En France, on aime les damnés qui ont du talent. Alors que si vous avez du talent et qu'en plus vous avez l'air heureux, ça exaspère tout le monde. Et particulièrement les critiques, qui n'ont habituellement pas de talent [rire], et pas forcément de belles femmes [rire].

On croirait entendre Roger Vadim.

[Rire] Je comprenais tellement ce qu'il pouvait ressentir en disant ça. Mais en revanche, les gens de la rue ont un amour incroyable pour Vadim. Des gens m'arrêtent dans la rue pour me parler de lui, les larmes dans les yeux.

Ici, on connaît moins le Roger Vadim des 20 dernières années. De ce fait, il demeure un personnage nébuleux et mythique. Êtes-vous consciente de ce pont qu'il vous faudra traverser en venant rencontrer le public québécois?

Je verrai bien. Je suis prête à tout. Je me sens porteuse de ses souvenirs, de sa mémoire. Je viens la tête haute, en me disant que, pour certaines personnes, ce sera sans doute une découverte totale.

Pourquoi la chanson? Pourquoi maintenant?

J'ai envie de chanter depuis 25 ans. Ce n'est donc pas nécessairement lié à ma situation d'aujourd'hui. Mais je pense que c'est merveilleux de mélanger la musique avec les mots. Si ma vie était à refaire, je pense que j'essaierais de devenir chanteuse.

La nostalgie est-elle une composante déterminante dans *L'Homme rêvé*?

C'est pas mon genre, la nostalgie. Chaque jour vécu me pousse vers l'avant, aussi je ne me retourne jamais. La seule grande peur que j'avais, c'était de perdre Vadim. Je n'avais jamais imaginé lui survivre. Il ne peut rien m'arriver de pire que ce qui m'est arrivé, ça me donne une liberté totale.

Justement, dans ce spectacle, vous ne jouez pas un rôle. Vous mettez en scène la vraie Marie-Christine Barrault.

J'ai l'impression d'être nue dans ce spectacle, qui est fait de chansons mais aussi de textes. Il y en a un, entre autres, tiré d'une lettre que j'ai écrite à Vadim. Et il y a aussi une lettre que Vadim m'a écrite. Il m'écrivait tout le temps des lettres, qu'il déposait comme ça sur ma table de nuit. Malgré cela, je n'ai pas l'impression de faire quelque chose d'impudique. Je prends le risque de me montrer telle que je suis, c'est tout.

[On sonne à la porte, elle s'excuse, va répondre, revient.]

Bon, de toute façon, je dois vous laisser.

C'est vrai que je vous en ai dit, des choses...

Cahier spécial
Salon du livre de Montréal
Publié le samedi 10 novembre
Tombée publicitaire le 2 novembre
LE DEVOIR

CINÉMA

Un thriller intrigant

THE HOLE
Réalisation: Nick Hamm. Scénario: Ben Court et Caroline Lp. Avec Thora Birch, Embeth Davidtz, Desmond Harrington, Kiera Knightley, Laurence Fox. Image: Denis Crossan. Musique: Clint Mansell.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Ce thriller psychologique assez bien emboîté aurait pu devenir fascinant s'il avait offert plus de complexité à ses personnages. *The Hole* s'élève un cran au-dessus des suspenses à tiroirs sans toutefois imposer un style vraiment original. Le Britannique Nick Hamm a concocté un film destiné à une clientèle internationale et en grande partie américaine, ce qui édulcore le produit et le réduit beaucoup à ses acrobaties de montage.

On devait déjà à cet homme de théâtre, en 1997, une comédie romantique assez rafraîchissante, *Martha Meet Frank, Daniel and Lawrence*, très hollywoodien mais avec un charme de plus, film qui permit à Nick Hamm de tisser des liens avec l'Amérique.

Pour *The Hole* (à ne pas confondre avec le film du même titre du Taïwanais Tsai Ming-Lan), le cinéaste a soigneusement choisi sa distribution du côté des figures connues d'Hollywood. La jeune Thora Birch, lancée dans *American Beauty*, y tient le rôle principal. Elle donne notamment la réplique à Daniel Brocklebank, qui s'est fait connaître dans *Shakespeare in Love*, et à Embeth Davidtz (une des interprètes de *Schindler's List)*.

The Hole se déroule en partie dans une école britannique très huppée et met en scène des rejetons de riches devant soudain faire face au pire. Tout gravite autour du personnage de Liz (Thora Birch), adolescente perturbée, unique rescapée de deux semaines d'enfer dans un bunker souterrain en compagnie de trois autres étudiants. Une psychologue (Embeth Davidtz) essaiera de remonter le cours des événements, à travers le témoignage décousu de l'héroïne et de l'ami qui avait concocté avec elle un beau projet de retraite souterraine, appelé à tourner mal. Deux versions de la même aventure seront à l'écran, ce qui ouvre d'intéressantes portes dramatiques, sans que le scénario en tire pleinement partie. On n'est pas dans le *Rashomon* de Kurosawa...

SOURCE FILMS SÉVILLE

***The Hole* a le mérite de sortir des sentiers battus en offrant une œuvre prismatique.**

Le film joue beaucoup sur le huis clos de quatre personnages adolescents qui représentent chacun un type. Liz (Birch) est la fille un peu godiche et mal attifée que personne ne remarque, à la fois sentimentale et machiavélique. Frankie (Kiera Knightley) incarne la belle blonde obsédée par son physique qui fait craquer tous les garçons. Geoff (Laurence Fox) est le sportif batailleur pas trop futé. Quant à Mike (Desmond Harrington), il campe le beau brun sûr de lui, fils de rock star, porté par son étoile.

En présentant deux versions de la même histoire, le film aurait pu jouer davantage sur les glissements de personnalités, creuser sous la façade, mais *The Hole* demeure une œuvre de surface psychologique qui sacrifie ses analyses de profils aux besoins du thriller.

Thora Birch, avec son visage à la fois mobile et énigmatique, beau et laid, porte *The Hole* sur ses épaules et offre la prestation la plus nuancée du lot. Il faut dire que son personnage est vraiment multiple, tour à tour enfantin, retors, bon, méchant, brisé. Daniel Brocklebank, dans la peau de l'ami intelligent et introverti qui manigance le jeu, réussit à traduire les ambivalences de son caractère, mais le trio d'acteurs qui fait face à Thora Birch dans le trou est vraiment faiblard, ce qui prive de dents la dynamique de l'enfermement.

Avec son montage nerveux, trop abrupt parfois, rythmé à l'américaine, et sa mécanique quand même complexe, *The Hole* a le mérite de sortir des sentiers battus en offrant une œuvre prismatique. Il demeure une production commerciale rivée aux impératifs du genre mais repousse un peu ses frontières du côté du mystère.

Voix différentes

Fondée en 1992, la chaîne franco-allemande Arte a coproduit des documentaires percutants. Ceux-ci révèlent des voix indépendantes qui refusent de se coller aux impératifs commerciaux. Au Québec, depuis la naissance d'Artv, on a désormais accès à quelques regards d'Arte sur notre petit écran.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

La Cinémathèque québécoise, pour une quatrième année consécutive, offre de son côté une carte blanche au directeur de l'unité du programme documentaire de la chaîne Arte, Thierry Garrel. Du 1er au 30 novembre, il nous présentera 22 films produits entre 1991 et 2001. Ces documentaires sont souvent de rares incursions dans des univers méconnus. Ses caméras ont capté aux quatre coins du monde les dessous des bidonvilles parisiens, des sans-abri roumains, des anciens goulags de l'Union soviétique, etc.

Un certain nombre de cinéastes reconnus se sont attelés à la roue des documentaires Arte. C'est le cas de Chris Marker qui, avec *Le Tombeau d'Alexandre*, retrace le parcours du cinéaste russe Alexandre Ivanovitch Medevkine, qui épaula la cause du bolchevisme. Rithy Panh, avec *La Terre des âmes errantes*, explore la transformation des modes de vie traditionnels des paysans au Cambodge.

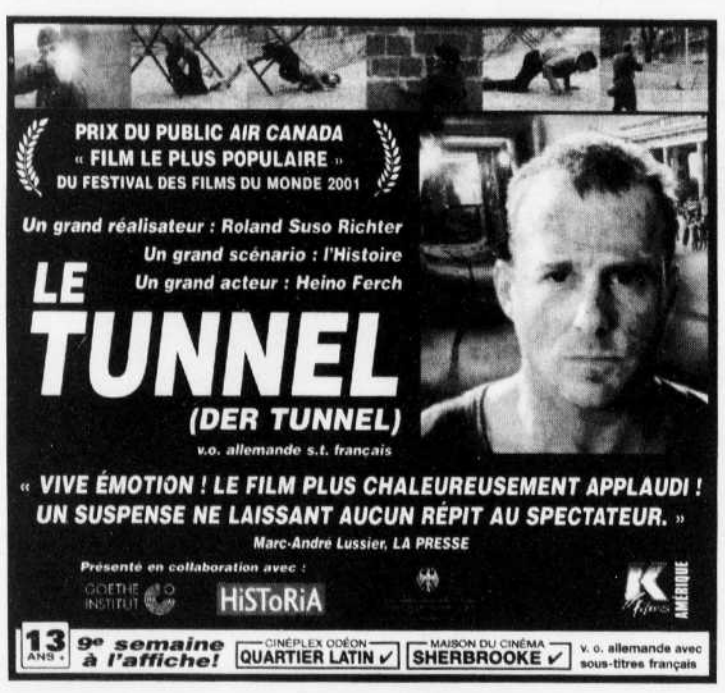
Le réalisateur israélien Amos Gitaï offre de son côté des documentaires à volets. Le premier, *Wadi 1981-1991*, capte en 1981 et dix ans plus tard dans le Wadi Rushmia, une vallée près de Haïfa, le quotidien de familles d'origine juive ou arabe et suit leurs trajectoires collées aux soubresauts du Moyen-Orient. En visionnement de presse, on a pu voir le second volet du périple d'Amos Gitaï, *Wadi Grand Canyon*, marquant son retour en 2000 à Wadi Rushmia. Il y retrouve Myriam, une Juive autrefois mariée à un Arabe, et Youssouf, l'ancien gardien du ravin qui ne reconnaît plus son univers alors que le centre commercial Grand Canyon vient de pousser là-bas. Des entrevues avec des Juifs, des Palestiniens et des bédouins témoignent de la mosaïque multiethnique du lieu.

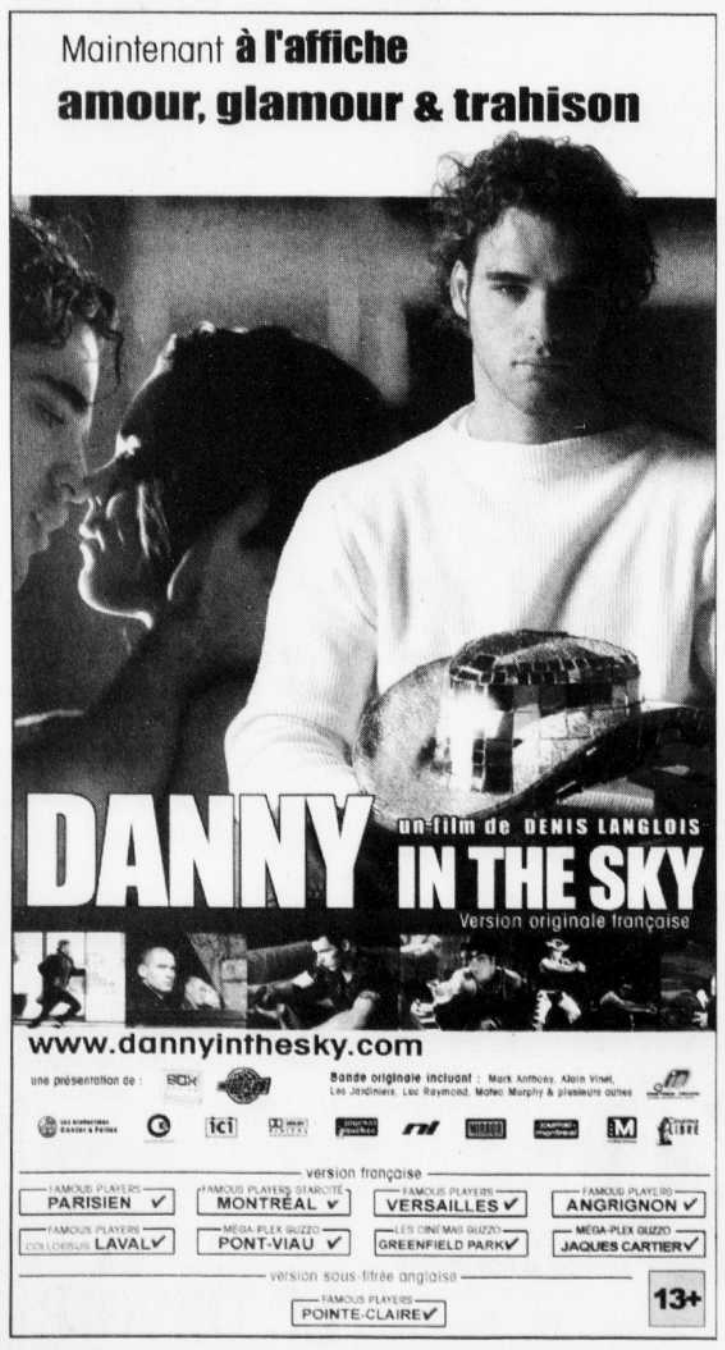
Mieux vaut sans doute voir les deux documentaires coup sur coup. *Wadi Grand Canyon*, pris tout seul, ne révèle pas bien ses sources. Gitaï trace peu le contexte de cette vallée. Parfois aussi, les questions trop personnelles et trop insistantes du cinéaste aux personnes âgées qu'il interroge laissent mal à l'aise. Mais le documentaire (un peu échevelé dans son style) révèle à quel point les communautés peuvent s'interpénétrer en Israël au delà des luttes sanglantes qui opposent les Juifs et les Palestiniens. Le 1er novembre à 19h, en présence de Thierry Garrel.

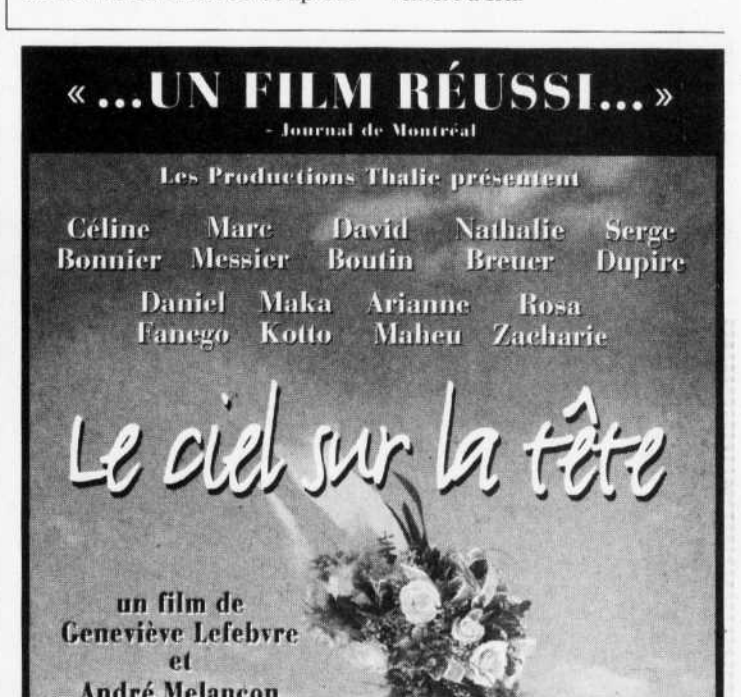
Autre film qui réclame quelques clés: *Casting*, d'Emmanuel Finkiel. Certains se souviennent du bouleversant *Voyages* que ce cinéaste français nous avait livré il y a quelques années. Il s'agit d'une fiction aux allures de documentaire, mettant notamment en scène des juifs victimes de l'Holocauste retournant à Auschwitz lors d'une excursion organisée. J'avais aussi vu, au Festival du film juif, le court métrage de Finkiel, *Madame Jacques sur la Croisette*, fiction sur des retraités d'origine juive installés à Cannes. Rares sont quand même les Montréalais qui ont vu ces deux films. Ceux-ci ont connu, somme toute, une diffusion confidentielle.

Casting réclame pourtant une familiarité avec l'univers de Finkiel. Il s'agit d'un montage d'auditions effectuées par Finkiel auprès de personnes âgées de la communauté ashkénaze parlant yiddish afin de trouver sa distribution pour *Voyages* et *Madame Jacques sur la Croisette*. Des non-professionnels se retrouvent ici devant la caméra, les uns cabotinant, d'autre plus timides, tous faisant un bout d'essai en évoquant leur passé. L'ombre de la Shoah plane sur tous. Si quelques-unes de ces personnes sont vraiment intéressantes, l'ensemble de ces capsules d'audition paraît bien redondant. Le spectateur risque de s'y ennuyer.

Présenté le dimanche 4 novembre à 19h.







Le cinéma

Pour l'horaire complet, consultez Le Devoir L'Agenda

CINÉMA

Adonis dans le brouillard

DANNY IN THE SKY

Réalisation: Denis Langlois. Scénario: Denis Langlois, Bertrand Lachance. Avec Thierry Pepin, Véronique Jenkins, Jessie Beaulieu, Eric Cabana. Image: Stefan Ivanov. Montage: Natacha Dufaux. Musique: Simon Wayland, Peter Xirogiannis, Phil York. Québec, 2001, 88 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Le milieu tout à la fois cruel et superficiel de la mode (avec en filigrane une société mercantile y portant une admiration aussi dévouée que ridicule) vient de faire une autre *fashion victim*. Il n'y a pas si longtemps, Robert Altman (*Prêt-à-porter*) et Denys Arcand (*Stardom*) ont tenté d'en dénoncer la vacuité mais ont été happés par ce monde qui ne se nourrit que d'apparences trompeuses; les résultats, on le sait, furent mitigés. Avec *Danny In The Sky*, Denis Langlois (*Ma vie, L'Escorte*) succombe à son tour à ce miroir aux alouettes dans une chute aussi vertigineuse que celle du héros narcissique et insouciant de son film.

Danny (Thierry Pepin) préfère courir les séances de photos plutôt que les salles de classe car le jeune homme au physique d'Adonis semble plus doué pour prendre la pose que pour tenir un livre, au grand désespoir de son père (Éric Cabana). Il entraîne son cousin Jonathan (Daniel Lortie) dans l'univers de la guenille de luxe mais, voyant que celui-ci commence à lui porter ombrage, il décide d'exécuter une petite vacherie de son cru qui va vite tourner au drame. Portant l'odieux de sa faute (ayant ingurgité une forte dose d'ecstasy à son insu, Jonathan se retrouve dans le coma), Danny quitte le monde de la mode pour celui de la rue et, plus tard, celui des danseurs nus et de la porno.

Ce parcours du combattant solitaire ressemble plutôt à un long et pénible calvaire, et l'imagerie du martyr n'est d'ailleurs pas absente ici, où Danny, baignant dans son sang au début du récit, raconte toutes les frasques qui l'ont mené à sa déchéance, comme s'il implorait notre pardon. Mais devant un personnage aussi fade, égaré dans une intrigue tarabiscotée où paradent clichés et invraisemblances, offrir notre clémence relève de l'abnégation la plus totale, la plus aveugle.

Car il en faut beaucoup pour adhérer à cet univers contaminé par la superficialité alors que le film,

SOURCE CINÉMA LIBRE

Ce parcours du combattant solitaire ressemble plutôt à un long et pénible calvaire.

qui tente de la montrer du doigt, en épouse les contours les plus racoleurs. Cette fausse entreprise de dénonciation (dans le dossier de presse, on souligne que les comédiens portent des vêtements de designers connus...) voit ses maigres efforts anéantis, entre autres, par des acteurs masculins, amateurs pour la plupart, choisis pour leur beauté plastique qui ne fait cependant jamais écran à leur regard absent, leur démarche hésitante et leur diction pâteuse. Rien pour nous convaincre un tant soit peu des supposés tourments qui les tenaillent.

Tout comme dans *L'Escorte*, son film précédent, *Danny In The Sky* souffre d'une abondance de thèmes plus effleurés qu'approfondis où s'entremêlent l'homosexualité (latente ou inexistante chez Danny?, le scénario opte pour la confusion plutôt que l'ambiguïté), les relations familiales, la concurrence entre mannequins, les coulisses des clubs de danseurs nus, les ravages de la drogue, etc. Jamais ne se dégage une ligne directrice, un fil conducteur, bref, une vision d'ensemble qui donnerait au film une quelconque cohérence. Le scénario semble construit comme un chemin de croix où Danny porte celle de la superficialité d'une station à l'autre, qu'elle se nomme séance de photos ou isoloir pour une «danse à dix». Cet isoloir est d'ailleurs le théâtre d'une confrontation père-fils beaucoup plus gênante et malhabile qu'émouvante.

À l'arrivée, on ne retrouve dans *Danny In The Sky* qu'une imagerie clinquante, une suite de flashs fort ressemblante à celle qui colore les parades de mode martelées de musique techno et une galerie de personnages qui auraient tout intérêt à se taire pour ne pas altérer le peu de charme qu'ils distillent. Le cinéaste voulait dénoncer un milieu futile et une société fascinée par l'argent et le vedettariat; le film ne fait que renforcer nos préjugés, et miner notre patience.

Face-à-face avec l'amour

INNOCENCE

Écrit et réalisé par Paul Cox. Avec Julia Blake, Charles Tingwell, Terry Norris, Robert Menzies. Image: Tony Clark. Montage: Simon Whitington. Musique: Paul Grabowsky. Australie/Belgique, 2000, 95 minutes.

MARTIN BILODEAU

Grand Prix des Amériques lors de l'édition 2000 du Festival des films du monde, *Innocence* n'a pas seulement partagé son prix avec *Le Goût des autres*, d'Agnès Jaoui. Le long métrage de l'Australien Paul Cox partageait également son thème avec *Cold Is the Evening Breeze*, de l'Allemand Rainer Kaufman, présenté la même année au même festival.

Ce dix-huitième opus du cinéaste australien à qui on doit *Man of Flowers* et *A Woman's Tale* raconte les retrouvailles d'un homme et d'une femme, amoureux de jeunesse, séparés par le destin, qui se retrouvent cinquante ans plus tard et reprennent leur idylle là où ils l'avaient laissée. Et ce, malgré la résistance de Claire (excellente Julia Blake), mariée et sans histoire, que ces retrouvailles avec Andreas (Charles Tingwell), veuf à la retraite, plonge dans une crise conjugale et un état d'anxiété et d'urgence, que son partenaire, condamné à moyen terme par les médecins, accueille avec une contrastante sérénité.

On remarque immédiatement la touche délicate du cinéaste, anthropologue d'âmes, qui n'appuie jamais à fond sur les notes, laissant les sentiments se révéler et nous gagner. À cet égard, la scène des retrouvailles à la gare, sans musique, avec pour unique fond sonore le bruit trafiqué du train qui s'éloigne, est un véritable bijou de sobriété, de finesse et de franchise.

Le scénario grince toutefois à quelques reprises, essentiellement dans quelques scènes surabondamment dialoguées et périphériques à l'essentiel (Andreas avec sa fille, Claire avec son mari et son fils), où le besoin de dire prend le pas sur l'envie d'exprimer. Du coup, la caméra devient plus lourde et statique, en rupture avec le style fluide qui caractérise les scènes où les deux amoureux apparaissent seuls, lesquelles scènes communiquent une impression de mouvement perpétuel, bercées par des souvenirs d'autrefois superposés au présent qui s'écrit, au gré d'une mise en scène qui accentue ainsi le sentiment de fusion et d'éveil dont les deux héros, cousins de ceux de *Remains of the Day* et de *The Bridges of Madison County*, sont assaillis.

À travers leur idylle possible, le droit qu'ils se donnent de le vivre et l'espace que le film ouvre à cette intention, Paul Cox nous invite à un face-à-face avec l'amour, mais aussi avec la mort. Pas tant sur le sens de la mort que sur la nature de ceux qui la savent proche et qui examinent les possibilités de leur vie en fonction d'elle. En cela, *Innocence* se révèle être un rare film d'espoir.

ex Centris
HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

«Un film étonnant qui vibre et danse avec vie.» Roger Ebert, CHICAGO SUN-TIMES ★★★★ «Un point de repère pour les films d'animation.» Andrew Johnston, US WEEKLY
Waking Life
Sundance Film Festival · Venice Film Festival · Toronto Film Festival · New York Film Festival · Chicago Film Festival
www.fsearchlight.com
À L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ · VERSION ORIGINALE ANGLAISE · CINÉMAS AMC LE FORUM 22 · SON DIGITAL

LE FILM #1 AU CANADA!
"Un suspense intelligent qui a du coeur." Elvis Mitchell, The New York Times
"Une fantaisie populaire remplie de suspense. Un thriller accompli et sensationnel. Obsédant à donner froid dans le dos." Owen Gleiberman, Entertainment Weekly
"Brillant. Deux fois bravo!" Ebert & Roeper
JOHNNY DEPP · HEATHER GRAHAM
SORTI DE L'ENFER (version française de «From Hell»)
VERSION FRANÇAISE
CINÉMAS AMC LE FORUM 22 ✓ · FAMOUS PLAYERS STARCITE MONTRÉAL ✓ · LES CINÉMAS LANGELIER 6 ✓ · CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place) ✓
MÉGA-PLEX™ GUZZO JACQUES CARTIER 14 ✓ · MÉGA-PLEX™ GUZZO PONT-VIAU 16 ✓ · FAMOUS PLAYERS COLOSSUS LAVAL ✓ · CINÉMA ST-EUSTACHE ✓
CINÉPLEX ODÉON BROSSARD ✓ · BOUCHERVILLE ✓ · ST-BRUNO ✓ · CHÂTEAUGUAY ENCORE ✓
CINÉPLEX ODÉON CARREFOUR DORION ✓ · PLAZA DELSON ✓ · LES CINÉMAS GUZZO TERREBONNE 8 ✓ · STE-THÉRÈSE 8 ✓
13 ANS + VIOLENCE · SON DIGITAL · À L'AFFICHE! · CINÉ-ENTREPRISE PLAZA REPENTIGNY ✓ · GALERIES ST-HYACINTHE ST-HYACINTHE ✓ · CARREFOUR DU NORD ST-JÉRÔME ✓ · CINÉ-ENTREPRISE ST-BASILE ✓ · CINÉMA DE PARIS VALLEYFIELD ✓
VERSION ORIGINALE ANGLAISE
CINÉMAS AMC LE FORUM 22 ✓ · FAMOUS PLAYERS COLISÉE KIRKLAND ✓ · LES CINÉMAS GUZZO LACORDAIRE 11 ✓ · CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place) ✓
FAMOUS PLAYERS POINTE-CLAIRE ✓ · CINÉPLEX ODÉON CAVENDISH (Mall) ✓ · MÉGA-PLEX™ GUZZO SPHERETECH 14 ✓ · MÉGA-PLEX™ GUZZO TASCHEREAU 18 ✓
FAMOUS PLAYERS DORVAL ✓ · FAMOUS PLAYERS COLOSSUS LAVAL ✓ · CINÉMA PINE STE-ADÈLE ✓
LAISSEZ-PASSER REFUSÉS

« PLUS DE 1 500 000$ AU BOX-OFFICE ! »
«Comédie DÉLICIEUSE et MAGIQUE.» - Odile Tremblay, Le Devoir
★★★★★ - Marc-André Lussier, La Presse
CLAUDIE OSSARD ET UGC PRÉSENTENT
AUDREY TAUTOU · MATHIEU KASSOVITZ
Un film de JEAN-PIERRE JEUNET
Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain
www.amelie-lefilm.com · version originale
UGC · TVA · TVA internationale
CINÉMA MONTRÉAL ✓ · FAMOUS PLAYERS PARISIEN ✓ · FAMOUS PLAYERS VERSAILLES ✓ · CINÉMA BEAUBIEN ✓ · CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place) ✓
FAMOUS PLAYERS POINTE-CLAIRE ✓ · MÉGA-PLEX™ GUZZO JACQUES CARTIER 14 ✓ · MÉGA-PLEX™ GUZZO TASCHEREAU 18 ✓ · CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE ✓ · CINÉPLEX ODÉON ST-BRUNO ✓
CINÉMA ST-EUSTACHE ✓ · FAMOUS PLAYERS COLOSSUS LAVAL ✓ · CINÉPLEX ODÉON CARREFOUR DORION ✓ · CINÉPLEX ODÉON PLAZA DELSON ✓ · CINÉMA 9 ROCK FOREST ✓
CINÉMA 9 GATINEAU ✓ · CINÉMA CARNAVAL CHÂTEAUGUAY ✓ · FLEUR DE LYS TROIS-RIVIÈRES O. ✓ · FAMOUS PLAYERS STARCITE HULL ✓ · MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE ✓
LE CARREFOUR 10 JOLIETTE ✓ · CINÉ-ENTREPRISE ST-BASILE ✓ · CINÉMA PINE STE-ADÈLE ✓ · CINÉMA DE PARIS VALLEYFIELD ✓ · SON DIGITAL

GAGNANT PRIX DE LA MISE EN SCÈNE FESTIVAL DE CANNES 2001 · SÉLECTION OFFICIELLE TORONTO INTERNATIONAL FILM FESTIVAL 2001 · NEW YORK FILM FESTIVAL 2001
LLYWOOD
LE DERNIER FILM DE DAVID LYNCH
MULHOLLAND DR.
« UN FILM MYSTÉRIEUX, SENSUEL, JUSQU'À LA FUSION DU RÊVE ET DU CAUCHEMAR. »
STUDIO CANAL · www.davidlynch.com · VERSION ORIGINALE SOUS-TITRÉE EN FRANÇAIS · www.mulhollanddrive.com · TVA
www.voir.ca/MulhollandDrive · À L'AFFICHE! · SON DIGITAL
13 ANS + · version originale avec sous-titres français · CINÉMA DU PARC 3575 Du Parc 281-1900 ✓ · version originale anglaise · CINÉMAS AMC LE FORUM 22 ✓

MICHAEL DOUGLAS
NE DITES RIEN
(version française de «Don't Say A Word»)
13 ANS + VIOLENCE · À L'AFFICHE!
CONSULTEZ LES GUIDES HORAIRES DES CINÉMAS

La danse
Pour l'horaire complet, consultez Le Devoir L'Agenda

FESTIVAL DE FILMS
cinemania
FESTIVAL DE FILMS EN FRANÇAIS SOUS-TITRÉS EN ANGLAIS
1-11 novembre 2001
au MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL
Auditorium Maxwell-Cummings
1379, rue Sherbrooke ouest (Guy)
PRÉ-VENTE → au MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL, Auditorium Maxwell-Cummings
MERCREDI 31 OCT ET JEUDI 1 NOV DE 17 h À 20 h
Admission générale 8.00 $ · Étudiants/Âge d'or 5.50 $ · Laissez-passer (6 films) 30.00 $
CATALOGUE GRATUIT · DISPONIBLE AU MUSÉE DÈS AUJOURD'HUI
Film d'ouverture
MORTEL TRANSFERT
JEAN-JACQUES BEINEIX, Réalisateur SERA PRÉSENT
HÉLÈNE DE FOUGEROLLES, Actrice SERA PRÉSENTE
Étrange et sexy, le nouveau (et très attendu !) long métrage du cinéaste Jean-Jacques Beineix suit le curieux itinéraire du psychanalyste Michel Durand. Après s'être endormi au cours d'une séance en écoutant une patiente, la superbe Olga Kubler, il se réveille pour découvrir qu'elle a été tuée. Et ce n'est là que le début !
Jeudi 1 nov → 19h30* · Vendredi 2 nov → 21h00 · *BILLETS DISPONIBLES EN QUANTITÉ LIMITÉE
La SENZA · Patrimoine canadien · Canadian Heritage
www.cinemaniafilmfestival.com · INFO-FESTIVAL : (514) 878.0082
O'Keefe · CKOI 96.9 FM · METRO MEDIA PLUS · DDO · AUBRY · SÉRIGRAPHIE STP
AIR CANADA · Banque Scotia Scotiabank · Cinitec · DHL · MEDIACOM · Mel's · ScotiaMcLeod · Telefilm Canada · The Gazette

Culture

CINÉMA

Un essai philosophique bédéesque

WAKING LIFE
Film d'animation écrit et réalisé par Richard Linklater. Montage: Sandra Adair. Musique: Glover Gill, Tosca Tango Orchestra. États-Unis, 2001, 95 minutes.

MARTIN BILODEAU

Sous la surface de *Waking Life*, il y a un film. Tourné à la fine épouvante, en numérique, caméra à l'épaule, puis monté à l'instinct. Puis, «le sixième jour», vint l'ordinateur, à travers lequel le cinéaste Richard Linklater (*Before Sunrise, The Newton Boys*), avec le concours d'une trentaine d'animateurs, a passé chaque image, pour la ressortir superposée de couleurs, de formes, qui épousent les contours et les volumes des personnages et des lieux de la matrice originale mais qui fait oublier son existence, dormante sous la surface. Celle-ci se compose au rendu de personnages bariolés, peints de couleurs vives qui clignotent avec leur mouvement et qui sont superposées à des plages d'ombres dessinées comme des éclaboussures de néant, jetés dans des champs plongeants comme des abîmes, qui font écho, dans la manière, aux questions que le film entend soulever.

Essai philosophique interrogeant les rapports entre la vie réelle et la vie rêvée, la nature de l'existence et la peur du néant, *Waking Life* s'accroche à un fil narratif ténu, le scénario de Linklater suivant un personnage, sorte d'alter ego des spectateurs, qui erre dans la ville, allant d'un hasard à l'autre, d'une rencontre à l'autre, se faisant le complice muet de penseurs ou de philosophes de boudoir qui le poussent plus avant dans sa quête existentielle dont il ignorait jusque-là l'urgence. Et si sa vie n'était qu'un rêve? Et s'il était le personnage du rêve de quelqu'un d'autre, qui serait à son tour le personnage du rêve de quelqu'un d'autre?

Richard Linklater, qui a terminé ce film en même temps qu'un autre, *Tape*, encore inédit ici, livre la clé d'interprétation, à mi-parcours du film, à travers le témoignage d'un écrivain que le héros rencontre dans un café et qui lui confie que son roman n'est qu'une juxtaposition de gens, de gestes, de moments, de bribes de souffrances et d'émotions intangibles. De fait, *Waking Life*, c'est exactement ça, décliné à la manière d'un capharnaüm de genres et d'approches, ses ressorts dramatiques relevant de la tradition du documentaire, sa toile, de la fiction et ses coutures, de la pure fantaisie.

Il fallait une certaine audace pour imposer dans la mare des plaisirs gratuits un ouvrage de cinéma expérimental qui valorise la connaissance et invite à la réflexion. Qu'importe, d'ailleurs, si cette réflexion met un certain temps à rejoindre nos oreilles, emmurée qu'elle se trouve, dans la première demi-heure, dans cette esthétique singulière et complètement déroutante à travers laquelle on éprouve un mal fou à identifier l'essentiel. Ainsi, à l'image de ce que vit le jeune héros du film, le voyage de *Waking Life* s'amorce à notre insu et nous conduit, non pas à un lieu, terminus du happy end, mais à un état de recommencement éternel. Si c'est là votre destination, il est pour vous.

SOURCE FOX SEARCHLIGHT

Une scène du film *Waking Life*.

MUSIQUE

Tambour battant

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Les guitares électriques, les cordes, les vents et la voix. Depuis 1997, la série Évolutions, mise sur pied par le guitariste montréalais Tim Brady, creuse chaque année les possibilités d'un seul instrument ou d'une famille d'instruments dans le but d'en manifester les capacités polystylistiques. Pour sa cinquième édition, tout juste avant d'entamer un nouveau cycle, la série se penche sur des tambours de tout acabit. Les percussions sont à l'honneur.

Cinq concerts, dès mercredi, étaleront un spectre large des possibilités que recèlent les percussions. L'ouverture des séances se fera mercredi avec les techniques de l'Inde en compagnie de Ganesh Anandan (Montréal), qu'on a entendu notamment avec Ramasutra et FingerWorks. Le travail de percussion solo avec D'Arcy Gray, qui a travaillé notamment avec John Cage, poursuivra la séquence avec un programme de musique contemporaine. La carte blanche accordée au Montréalais Pierre Tanguay (en solo, en duo et en quatuor pour l'occasion) lui permettra de défendre de nouveau les ambiances de son dernier et excellent disque, *La Musique de mon disque*. L'éclectique Philippe Keyser jouera notamment des pièces de Sun Ra avec l'ensemble Kappa, qui réunit une vingtaine de musiciens. Le percussionniste et compositeur suisse Dennis Kuhn, qui a joué avec le Schlagzeuger Ensemble et l'Ensemble Modern, terminera la soirée.

Une vision de l'avenir

«Évolutions 2001 – Les nouvelles percussions» frappe dans le mille et arrive dans un contexte où les musiques percussives prennent le plancher. L'engouement des musiques du monde, pour lesquelles les percussions ont une importance que la musique occidentale leur a souvent soutirée, comme celui envers les musiques électroniques, portées sur la rythmique, fournissent un prétexte idéal pour faire le point sur cet aspect de la musique. Pour Brady, *«c'était important de faire les percussions parce que le rythme, les pulsations sont omniprésents dans la production mondiale. La sélection était plus difficile que d'habitude. Il y a tellement de percussions différentes, notamment dans les musiques du monde, qu'en cinq concerts, il était impossible de tout couvrir»*.

Brady se dit conscient qu'il n'a pu embrasser qu'une petite partie des possibilités des percussions. *«Pour tous les artistes, la création est primordiale.»* C'est la signature de l'événement. C'est pourquoi, explique Brady, on ne retrouve pas de batteur jazz standard, par exemple, dans la programmation, ou un percussionniste qui fait de la musique du monde classique et traditionnelle. *«La création, pour nous, est une vision de l'avenir qui évidemment implique le passé mais qui amène quelque chose de très personnel et de très XXIe siècle au projet.»*

L'essentiel de l'événement Évolutions vient du caractère polystylistique. *«Quand on écoute de la musique échantillonnée, ça change de style à toutes les trois secondes. D'une part, ça me plaît, car c'est ma vision de la musique, mais on ne peut pas ne pas tenir compte de la diversité de la musique. On peut écouter de la musique classique occidentale ou de la musique indienne. On peut voyager sans billet d'avion.»*

De toute évidence, la tradition la plus riche dans la percussion n'est pas occidentale: *«Entre 1500 jusqu'au début du XXe siècle, notre faiblesse était la percussion et le rythme.»* Dans le cas d'Anandan, la tradition des tambours est poussée par l'étude du langage des doigts. *«Il ne joue pas le répertoire traditionnel, mais utilise les techniques traditionnelles.»*

Ce qu'il y a de remarquable, conclut Brady, situant sa propre pratique de guitariste, c'est que le percussionniste joue des centaines d'instruments, *«des petits, des grands, toutes sortes de cymbales, d'autres qui sont inventés. L'univers de sons est énorme. C'est un gros défi pour un percussionniste de monter un récital solo. En guitare, les instruments sont à peu de chose près similaires.»*

Aura-t-on l'occasion de s'en rendre compte l'an prochain? La guitare électrique revient comme instrument de prédilection. Après, des tonnes de possibilités s'ouvrent pour Évolutions.

ÉVOLUTIONS 2001 – LES NOUVELLES PERCUSSIONS
Du 31 octobre au 4 novembre
Théâtre La Chapelle
3700, rue Saint-Dominique

VITRINE DU DISQUE

Des disques Coup de cœur

ARSENIQ 33
Vous êtes pas heureux
(Indica)

Pour Arseniq 33, la 15e édition de Coup de cœur francophone est l'occasion d'un concert et d'un lancement de disque, un mini-album digne du nom de la formation, comptant trente-trois plages. Se retrouvent sur ce disque cinq nouvelles compositions et quelques cabrioles d'un humour dont le groupe donnait déjà la recette sur le précédent disque, l'excellent *Y'a des limites à faire dur*. Des limites, A33 n'en connaît pas. Le quatuor embrasse un spectre plus large encore de musiques sur ces pièces qui prouvent que l'album précédent n'était pas un accident. Hardcore dans sa manière de cultiver les saccades abruptes, le quatuor dévoile son goût pour le métal dans une reprise éloquente de *The Ace of Spade* de Motorhead qui, traduite, devient *L'As de pique*. Un des jeunes groupes les plus habiles à puiser à plusieurs sources — hardcore, funk, métal, folklore et jazz au besoin —, A33 tente par tous les moyens de nous convaincre que nous ne sommes pas heureux. L'économie et la politique sont encore les cibles de la formation, qui s'en prend à la langue et à l'hymne national canadien sur *J'use de la langue*. Le groupe n'a réellement peur de rien: A33 se permet même, sans avoir l'air trop fou, un détour par le bruitisme, un autre par la musique actuelle, en plus de gueuler à répétition pendant plus de cinq minutes, sans réellement lasser, *«vous êtes pas heureux»*. Le disque deviendra vite un objet de collection: imprimé à 500 exemplaires, il ne sera disponible que lors des concerts du groupe. Il sert à financer le prochain album complet de la formation. Ça commence le 2 novembre, au Nouveau Club Soda.

Bernard Lamarche

FANTASTIK STRAPAGOSSE
WD-40
(La Tribu/Dep)

Retour attendu pour le trio, qui continue de lubrifier le rock fait au Québec. On aurait pu craindre le pire pour cette formation, qui sur scène se permet parfois de se la couler douce. Sur disque, WD-40 met toute la gomme. *Aux frontières de l'asphalte* avait démontré hors de tout doute que ses signataires étaient capables de réellement contribuer à décrisper le rock québécois. Moins gras que le précédent, moins proche peut-être du son des vénérables Deja Voodoo, *Fantastik Strapagosse* poursuit dans la même veine, à ceci près qu'on a affaire à un groupe heureusement conscient qu'il ne veut pas refaire le précédent disque. Un choix éclairé, Eric Goulet (une valeur sûre) revient aux commandes à la réalisation, lui qui avait fait un travail magistral sur *Aux frontières*... Mara Tremblay contribue aux violons sur deux pièces. Alex Jones est déchaîné sur ce disque plus proprement rock'n'roll (la pièce titre rappelle Led Zeppelin, Hendrix, etc.), parfois sombre, moins country, avec des références plus étendues, mais plus brouillon aussi. Le chanteur se permet à l'occasion

SUITE PAGE C 9

Culture

VITRINE DU DISQUE

SUITE DE LA PAGE C 8

de pousser à fond (et avec succès) un rôle de crooner rétro auquel il se donne avec toute l'ironie du monde. Les histoires de cul racontées sans mettre de gants blancs côtoient d'autres fables urbaines sur lesquelles Jones jette un regard très personnel. Un album de transition pour WD-40? Si tel est le cas, le passage se fait sans problèmes majeurs, sinon que quelques pièces sur les 17 morceaux (dont des instrumentaux bien sentis) servent carrément du rift hard rock des années 70. *Vivre au-dessus de ses moyens* et *Je reviens de l'est* se démarquent en musique et en texte. Au moins une pièce est mémorable, la ténébreuse *Immortel 1re Partie*. Au Cabaret le 2 novembre.

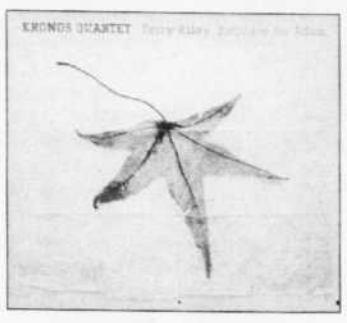
B. L.

PREMIER JOUR
Virago
(Vicious Circle/Local Distribution)

En France, on associe surtout Virago au sulfureux *Ouvre-moi* qui accompagnait le film scandale de Virginie Despentes, *Baise-moi*. Depuis, impossible de ne pas faire référence à cette collaboration explosive. Par contre, ce *Premier jour* fait état d'un jeune groupe qui semble être sur le point de ranimer un rock français plutôt comateux. Avec l'aide de David Weber des Young Gods à la réalisation, ce trio ne fait toujours pas dans la dentelle. Le propos est cru et les guitares déferlent. Même si la surprise reste beaucoup moins grande que sur *Introvertu*, le message demeure semblable. Un rock abrasif dans la plus pure lignée des Jesus Lizards: rythmiques pesantes, ballades tordues et un résultat fort efficace. Assez sombre, l'univers musical de Virago mise sur les ambiances dérangeantes. Le tempo est souvent lourd mais ne se gêne pas pour être tenace. La relecture du *Love on the Beat* de Gainsbourg sent quelque peu l'opportunisme. On devine néanmoins que ces Grenoblois affichent un désir flagrant de faire bouger les choses côté rock abrasif. Ambigu par moments, Virago se démarque avec ce *Premier jour* qui prêche la cause d'une musique sans concessions. Malheureusement, les spectacles prévus dans le cadre de France au Québec/La saison et la série Coup de cœur francophone, à Montréal le 2 novembre au Nouveau Club Soda et à Québec le 3 à l'Arlequin, ont dû être annulés.

D. C.

DISQUES CLASSIQUES



KRONOS QUARTET – TERRY RILEY

Terry Riley: Requiem for Adam, pour quatuor à cordes (1998); The Philosopher's Hand, pour piano seul (2000). Quatuor Kronos; Terry Riley, piano.
Nonesuch 79639-2

Ce *Requiem for Adam* porte une curieuse empreinte pour une œuvre de Riley. Dédiée à la mémoire d'un adolescent de seize ans — Adam Harrington, fils d'un des membres du quatuor Kronos —, l'œuvre se veut à la fois chargée d'émotions et pleine de retenue. Chacun des mouvements s'inspire de styles *reconnaissables*, sans qu'on puisse parler de citation, de copie ou d'imitation. Le premier, *Ascending the Heaven Ladder*, use de techniques proches de Bach (même un thème de choral *semble* être cité) et est tout empreint d'une sorte de pensée méditative qui vit discrètement d'effets plus contemporains (aigus silencieux, plages répétitives…). Comme dans le programme latent, on sent ce «regard vers l'arrière» triste des artistes (pensons à certains mouvements du dernier Mahler). Rien n'y est neuf, non plus que vieux. Cela *est*, tout simplement, et on «flotte» un peu, presque avec résignation.

Le deuxième mouvement est en contraste parfait. D'abord par sa sonorité. Intitulé *Cortejo Fúnebre en el Monte Diablo*, il fait appel à des sons électroniques rappelant un peu ceux d'une discothèque de pacotille avec orientalisme chic. Ici, cela fait vraiment dépassé, tant par les procédés employés que par la gaucherie des sons synthétiques, comme si le sexagénaire avait une vision sonore dépassée des boîtes où aiment s'éclater les jeunes. On le laisse passer. Pour mieux arriver au finale, *Requiem for Adam* comme tel. Et à ce qui ressemble le plus à du Riley, une certaine violence en moins car plus contenue; la peine semble plonger dans une sorte de danse incitant à la transe, ou encore comme une tête qui se cogne contre une porte qui ne veut pas s'ouvrir. Les magnifiques épisodes méditatifs sont aussi inspirés que le premier mouvement. Riley renoue avec un classicisme épuré, libre des contraintes de mode, libéré des harnais qui font qu'un créateur se doit d'écrire «comme cela». Comme toujours cependant — en cela c'est bien du Riley —, l'importance de la mélodie, du petit motif mélodique qui sera repris, modifié, finalement

SUITE PAGE C 10

MUSIQUE CLASSIQUE

Une nouvelle collection interactive

FRANÇOIS TOUSIGNANT

Des ténors légendaires (Franco Corelli, Giuseppe di Stefano, Luciano Pavarotti...), des divas (Birgit Nilsson, Renata Tebaldi...), des cantatrices aussi rares que belles (Gundula Janowitz, Jenny Tourel), des basses aux profondeurs toujours stupéfiantes (Nicolaï Ghiaurov), voici quelques-uns des visages (ou quelques-unes des voix, si vous préférez) sur lesquels se penche la maison Decca avec sa nouvelle collection «The Singers».

Il ne s'agit pas que de simples repiquages avec son optimisé pour rendre plus acceptables certains documents d'archives. D'ailleurs, si vous glissez un de ces disques dans votre lecteur «ordinaire», la qualité sonore vous épatera. Ça, on en a l'habitude.

On a surtout misé sur cette nouvelle manière, cette tendance à concevoir le disque compact en le rendant «interactif» avec votre ordinateur. Contrairement à la série «CD Plus Score» de la DGG, qui offre les partitions et ne roule que sur plateforme Windows, la série «The Singers» fonctionne également sur Macintosh. Donc, une fois le disque chargé dans votre machine magique, vous avez droit à une (très) brève présentation de la collection sur extrait sonore de l'artiste auquel le disque en question est consacré. Vous choisissez votre langue grâce aux petits drapeaux. Ensuite, vous accédez à un commentaire sur la carrière de la vedette ici mise en vitrine. Rien de bien malin: c'est la reprise du texte du livret d'accompagnement. On aurait pu varier le contenu des supports, un plus personnalisé, un plus strictement biographique, mais bon.

Ce qu'il y a de bien, c'est que vous avez accès aux textes traduits. L'avantage? Vous pouvez les imprimer de la grosseur de caractère de votre choix — et Dieu sait que les petites lettres des livrets sont parfois difficiles à décoder. Vous avez aussi accès à une galerie de portraits, parfois studio — ces fameux portraits d'artistes, parfois si guindés —, parfois extraits de productions scéniques. Tout cela, naturellement, en couleur comme en noir et blanc, et disponible pour impression sur votre imprimante — avec une définition ma foi fort acceptable.

On vous offre aussi une discographie qu'on dit assez complète mais qui, dans les faits, se révèle assez succincte et souvent avec des trous qui feront rager bien des amateurs de chant. Et pourtant. Pour peu que votre Internet soit branché, vous avez accès au site du chanteur en question, s'il en a un, bien sûr, et pouvez ainsi naviguer vers les divers groupes de discussion, le furetage étant rendu plus aisé par ces points de repère faciles à manipuler.

Dans le cas où l'artiste n'a pas de site personnel, on vous renvoie aux entrées qui existent dans les archives d'Universal (le conglomérat distributeur et producteur de Decca, DGG, Philips...) et vous repartez à l'aventure, quitte à trouver un disque qui vous convienne et à faire du cybermagasinage en plaçant votre cybercommande.

Reste le choix du répertoire. Ici, on a voulu choyer tous les goûts tout en respectant les «spécificités» de chacun. Beaucoup d'opéra italien et allemand (mais, curieusement, peu de Mozart), des chansons napolitaines et, parfois, quelques chants et cantiques de Noël (la saison s'en vient... et cela pourrait s'avérer un bon coup de marketing). On entend aussi des raretés: Janowitz qui chante l'*Air d'Agathe* (*Freischütz*, de Weber), Nilsson en Sieglinde avec l'orchestre de Stockholm, du jeune Pavarotti à la voix d'or. Les curieux y trouveront leur compte à coup sûr. Et les timides face aux nouvelles technologies ont ici l'occasion de commencer à les apprivoiser sans difficulté.

Peu importent les réserves, toute la collection est présentée de manière superléchée. Fourreau de plastique argenté et transparent, carton soyeux, qualité de l'impression des photos sur la pochette qui le dispute à celle de la conception graphique de la partie cédérom. «The Singers», oui, est une belle manière de faire revivre un passé et de consulter des archives sonores comme on feuillette un bel album de photos de famille.

Buffard Schmid Pernette Käfig

Good Boy
Alain Buffard
15 au 17 novembre 20 h
Musée d'art contemporain de Montréal

Cherche à nous faire toucher du doigt les états organiques de l'homme dans toute sa richesse et sa pluralité. *« […] le danseur contemporain par excellence. »* (Le Monde)

Le Sacre du printemps et **Suites**
Compagnie Schmid Pernette
21 au 24 novembre 20 h
Studio de l'Agora de la danse

Énergie rock. Gestuelle finement ciselée. Sur scène : deux pianistes, deux danseurs. Une dynamique incroyable. Un hommage à Nijinski et à Stravinski, aux compositeurs Louvier, Ligetti et Debussy.

Dix Versions
Compagnie Käfig
28 novembre au 1er décembre 20 h
Usine C

« Le hip-hop est une formidable source d'énergie et un bain de jouvence pour l'avenir de la danse. » **Dix Versions,** *« une création originale qui met le cœur en joie. »* (Le Figaro)

(3) danse
FORFAITS DISPONIBLES
Musée d'art contemporain de Montréal 185, rue Sainte-Catherine Ouest T : 514 847 6226
Agora de la danse 840, rue Cherrier T : 514 525 1500
Usine C 1345, ave Lalonde T : 514 521 4493
Billets en vente également au Réseau ADMISSION T : 514 790 1245

Culture

Poète maudit

Odile Tremblay

◆ ◆ ◆

Je viens de refermer le livre de Jean Barbe sur Dédé Fortin. Ce n'est pas tant un ouvrage sur le poète des Colocs, mort tragiquement de sa propre main il y a 18 mois, que sur Jean Barbe. Et un peu sur Dédé Fortin. L'impossibilité d'oublier son «moi» semble être un trait dominant de nos sociétés. Le livre s'inscrit ainsi dans l'air du temps.

Autour de Dédé Fortin est une réflexion sur un choix: celui de vivre ou de mourir. Le Québec possède le triste record du plus haut taux de suicide en Occident chez les hommes de 18 à 40 ans. Barbe l'écrit, s'interroge, répond qu'il faut vivre, repousser à tout prix l'autodestruction qui rôde. Il y a quinze ans, l'auteur d'*Autour de Dédé Fortin* aurait sans doute écrit autre chose parce qu'il vivait autre chose: des expériences en montagnes russes. Aujourd'hui, il s'est rangé. Demain, si la roue tourne, son discours sera peut-être différent. Où trouver Dédé Fortin là-dedans?

On n'apprendra pas grand-chose sur le chanteur des Colocs. À peine un profil de jeunesse d'étudiant inhibé, sa réaction à l'échec de son projet de vidéoclip, sa dépression, son intransigeance, ses amours houleuses, sa peur de vieillir. On en saura bien peu aussi, et c'est bien dommage, sur son rapport à la création. Mais beaucoup sur l'ancien mal de vivre de Jean Barbe, sur ses dérives dans la drogue et l'alcool, sur sa rédemption par l'amour familial. Dédé Fortin devient un miroir troublé où un autre se mire. On aimerait se faire une idée par nous-mêmes sur le destin du chanteur mort comme un samouraï. Or Jean Barbe nous impose trop la sienne. Faut dire que le suicide est aussi le drame de ceux qui restent.

Ce livre, à défaut de nous révéler le chanteur des Colocs, nous fait saisir à quel point son geste a bouleversé tout le monde, même ceux qui ne gravitaient pas autour de lui. Barbe écrit bien et s'interroge sur lui-même avec honnêteté, mais il eût mieux fait de dissocier les deux démarches. Dédé Fortin méritait mieux que de servir de prétexte à une autopsychanalyse.

Je ne le connaissais pas personnellement, juste ses chansons, celles d'un gars qui ne trichait pas et qui s'est valu l'estime générale à cause de son intégrité, de son amour des petits, des *loosers*, de ceux qui n'ont pas de voix. Quelqu'un qui écrit: *«Je suis le lâche des lâches, j'suis pas le tough des toughs»* ne se raconte pas d'histoires. Et puis, il avait le talent de mêler les univers culturels d'ailleurs avec les nôtres. Jean Barbe le connaissait à peine de son côté. Il s'est senti touché par son refus de ce que lui-même a accepté: la vie, en somme, avec ses petites défaites et ses joies.

Beaucoup de monde se projette sur Dédé Fortin. Qui a aperçu le fond au moins une fois dans sa vie saisit par intuition l'abîme des artistes maudits. On a tous un petit Dédé Fortin tapi dans le fond de soi. C'est à celui-là que s'adresse Jean Barbe, dans le but peut-être de le faire taire une fois pour toutes.

Jean Barbe se projette d'autant plus sur le poète des Colocs qu'il est né la même année que Fortin, procède de la même génération. L'ancien rédacteur en chef de *Voir*, l'ex-jeune loup de *La Bande des six*, a connu les mirages du vedettariat, à une autre échelle que le poète des Colocs mais assez pour savoir que le succès est un piège autant qu'un appât et qu'il peut décevoir. *«Sommes-nous toujours des enfants pour désirer un amour d'enfant?»*, demande Barbe en remettant en question les chimères des illusions romantiques, en appelant à une maturité nouvelle. Mais Dédé Fortin n'avait, de toute évidence, que faire de cette maturité-là. Les projections des autres lui passent par-dessus la tête, là où il est.

Je ne sais pas grand-chose sur Dédé Fortin, juste qu'il cherchait une vérité jamais captée. Il écrivait ses chansons avec ses tripes et il est mort en se les arrachant, ses tripes. Il plongeait seul dans sa création comme il a plongé seul dans la mort. Tout le reste est une énigme. On ne comprend pas plus le départ de Dédé Fortin que les générations précédentes n'ont vraiment saisi celui d'Hubert Aquin. Chacun y va d'interprétations, de pistes. Aucune ne nous satisfait vraiment. Pourquoi des créateurs prolifiques, admirés, choyés choisissent-ils la mort? Une pulsion? Un vertige? Un passage à vide? Une faille déjà présente qui s'ouvre en eux? Même leurs amis ont de la difficulté à répondre à ces questions-là. Aquin comme Fortin, l'un en prose, l'autre en chanson, descendaient au fond des choses. Peut-être les mêmes forces qui les portaient dans leur œuvre se sont-elles retournées contre eux? Allez savoir.

Je ne veux pas défendre ici la cause des suicidaires, bien entendu, mais peut-on les juger? Que savons-nous des minutes atroces qui précèdent leur dernier geste? Sartre, je crois, disait que la vie commence de l'autre côté du désespoir. Or certaines personnes semblent incapables de se résigner à passer de ce côté-là. Nos sociétés doivent miser sur la prévention du suicide mais certains désespoirs dépassent tout le monde.

«Nous ne savons pas vivre, conclut Jean Barbe. *Et il est de toute urgence que nous apprenions.»* Il a raison de défendre les beautés de l'existence devant les futurs Dédé Fortin de ce monde attirés par le vertige de l'autodestruction. Quand les vedettes de la chanson choisissent la mort volontaire, leur geste suscite un effet d'entraînement. Le danger d'en faire des héros est réel. Et avons-nous besoin de ces héros-là au Québec, avec notre record masculin du suicide? Sauf que Dédé Fortin devait se sentir très loin de ces considérations sociales au moment de passer à l'acte. Il était ailleurs, dans un gouffre dont lui seul percevait le fond.

Peut-être est-il normal de projeter ses valeurs sur ceux qui les ont rejetées, mais ce mécanisme ne fournit pas les vraies réponses. Chacun fait ça pour se rassurer. Les artistes sont des êtres particulièrement fragiles. On profite de leur fragilité tant qu'ils créent. Quand ils cassent, quand ils se tuent ou deviennent fous, on réclame des explications. La sensibilité excessive produit des œuvres et des ruptures. Elle est une supériorité autant qu'un handicap. Laissons-lui du moins, lorsqu'elle s'écroule, son poids de mystère.

otremblay@ledevoir.ca

VITRINE DU DISQUE

SUITE DE LA PAGE C 9

épuré, domine, dans une «harmonie» bizarrement monochrome. En plus céleste et dépouillé, c'est un peu comme la fin du *Concerto à la mémoire d'un ange*, pour violon, de Berg. Une voix s'élève qui exprime doucement sa douleur, peine transcendée qui cherche la paix avant que la frénésie de la déchirure et la plaie de l'absence ne reviennent hanter le discours.

Le quatuor Kronos est à l'aise tel un poisson dans l'eau. Que dire alors sinon que c'est superbement interprété, avec ce qu'il faut de précision et de réserve, évitant tout pathos qui ôterait ce ton un peu diaphane que la pochette illustre si bien avec ses feuilles mortes un peu translucides. Une musique de deuil sans théâtralité ni pleureuses obligées, qui enveloppe — oui, malgré tout, l'expérience est vraiment à faire. *The Philosopher Hand* (La Main du philosophe) flirte entre le Debussy de *Des pas sur la neige* et le blues. Cette musique lasse et fatiguée (sans connotation péjorative), empreinte de méditation (ou d'abandon?), laissera sur leur soif les fervents de la nouveauté. On croirait une improvisation faite par un pianiste aux moyens techniques limités et qui se contente d'atmosphères. Du Chick Corea qui cherche la substance sans avoir de panache.

L'intérêt vient du fait que le compositeur lui-même est au piano pour interpréter cette jolie chose automnale, assez dotée de sensualité, mais bien un peu vaine, grise comme un jour de novembre. Beau complément au programme, sans plus, et à écouter en regardant la pluie mouiller les carreaux, dans un état d'esprit (très) zen.

François Tousignant

SAISON 2001-2002

Toutes les musiques !

au Centre Pierre-Péladeau

MARIE-ANTOINETTE, QUAND LES REINES ÉTAIENT DIVAS...
Lundi 5 novembre, 20h
Invitée : Natalie Choquette, *soprano*
Soliste : Geneviève Soly, *clavecin*
Marie-Nathalie Lacoursière, *danse baroque*
Danseur invitée : Paul-James Dwyer de danse OREMUS

« Un concert-spectacle plein de découvertes et d'humour, avec la diva Natalie Choquette dans le rôle de Marie-Antoinette. Extraits d'opéras et romances de Rousseau, Martini, Mozart, Gluck et Marie-Antoinette. Musique instrumentale de Vogler, Gluck et Mozart. Oeuvres chorégraphiques d'après Isadora Duncan. »

Un spectacle .... à en perdre la tête !

ET APRÈS ON VERRA BIEN...
Les 8, 9 et 10 novembre, 20h
Cies Anomalie et HVDZ
Guy Alloucherie et Laurent Letourneur, *chorégraphes*

En première montréalaise ! Une production de danse qui brasse vigoureusement danse, cirque, théâtre et musique sur une scène à la fois piste de cirque, plateau de théâtre et lieu utopique. DanseDanse en codiffusion avec le Centre Pierre-Péladeau.

www.dansedanse.net FranceauQuébec/La Saison

VIRGINIA RODRIGUES, DIVA DE LA SAMBA
Dimanche 11 novembre, 20h

La protégée de Caetano Veloso est de retour à Montréal avec sa voix puissante au timbre de velours pour nous offrir un moment de samba inoubliable. Un seul concert très attendu !

« Elle projette la musique des carnavals vers l'universalité et atteint presque l'absolu »
Ici Montréal

Desjardins

MANUSCRIT TROUVÉ À SARAGOSSE
Les 22, 23 et 24 novembre, 20h
Création Chants Libres

Pauline Vaillancourt, *directrice artistique*
José Evangelista, *musique*
Wajdi Mouawad, *mise en scène*

Opéra moderne inspiré du roman écrit en français par Jean Potocki, aristocrate polonais aux sympathies révolutionnaires.
Une coproduction SMCQ en collaboration avec le Centre Pierre-Péladeau.

PROGRAMMATION NOVEMBRE 2001

Événement Beethoven plus Lortie		
1	**Louis Lortie, piano**	20h
	James Ehnes, violon; Jan Vogler, violoncelle	
	Concert de clôture du festival Beethoven plus.	
	www.beethovenplus.qc.ca	
	Drum Fest 2 nov., à 19h • 3 nov., 11h à 20h • 4 nov., 11h à19h30	
5	**Les Idées heureuses**	20h
	Marie-Antoinette, Quand les reines étaient divas...	
	Extraits d'opéras et romances de Jean-Jacques Rousseau, Martini,	
	Mozart, Gluck et Marie-Antoinette	
8, 9 et 10	**Cies Anomalie et HVDZ, Et après on verra bien...**	20h
	Une production de danse qui brasse vigoureusement danse, cirque, théâtre, et musique.	
	Danse Danse en co-diffusion avec le Centre Pierre-Péladeau.	
	www.dansedanse.net Présenté dans le cadre de France au Québec / La Saison.	
11	**Virginia Rodrigues, Diva de la Samba**	20h
	Le Mouvement des Caisses Desjardins présente *Découvertes du Monde*	
22, 23 et 24	**Création Chants Libres, Manuscrit trouvé à Saragosse**	20h
	Opéra moderne, *Une coproduction SMCQ en collaboration avec le Centre Pierre-Péladeau*	
25	**La Tribu Hurluberlu, Bouge de là**	14h et 16h30
	Spectacle de danse-théâtre pour la famille	
	Hydro Québec présente Passion Jeunesse.	
	Une production du Centre Pierre-Péladeau en collaboration avec le Journal de Montréal.	
27	**La Nef, Gala 10e anniversaire**	20h
28	**La Chapelle de Montréal, NOËL baroque**	19h
	Œuvres de l'Italie et de l'Allemagne de l'époque baroque et	
	la Messe de Minuit de Marc-Antoine Charpentier	
29	**Atelier de l'Opéra de l'UQAM, Concert Gala**	20h

Abonnements encore disponibles !

Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure
300, boul. de Maisonneuve Est, Montréal

LE DEVOIR

Billets : 987-6919
Admission : 790-1245
Admission.com

Manuscrit trouvé à saragosse

UNE CRÉATION DE
Chants Libres
COMPAGNIE LYRIQUE DE CRÉATION
PAULINE VAILLANCOURT, DIRECTRICE ARTISTIQUE

en coproduction avec
la société de musique contemporaine du québec (SMCQ)
et la chaîne culrurelle de radio-canada
et en collaboration avec
la société du centre pierre-péladeau

UN OPÉRA DE
josé evangelista
pour neuf chanteurs et dix musiciens

alexis nouss ~~ livret, d'après jean potocki
wajdi mouawad ~~~ mise en scène
axel morgenthaler ~~ scénographie et éclairages
isabelle larivière ~~ costumes
jacques-lee pelletier ~~ maquillages
walter boudreau ~~ dirige l'ensemble de la SMCQ
monique pagé, soprano, christina tannous, soprano,
claudine ledoux, mezzo-soprano, pascal mondieig, ténor,
hugues saint-gelais, ténor, bernard levasseur, baryton,
vincent ranallo, baryton, marko hubert, baryton-basse,
josep miquel ribot, basse chantante

22, 23 et 24 novembre 2001
20 h salle pierre-mercure du centre pierre-péladeau
300, boul. de maisonneuve est, montréal
billet régulier : 25 $ – âge d'or : 15 $ – étudiants : 15 $
(forfait étudiant 2 pour 1 avant le 12 novembre 2001)
réservations : 514-987-6919

Canada SMCQ LE DEVOIR

Récitals piano

Le samedi 10 novembre 2001, 20 h
Faculté de musique de l'Université de Montréal
Salle Claude-Champagne, 220, avenue Vincent-d'Indy à Outremont

CO-PRODUCTION
CHAÎNE culturelle radio

La radio de toutes les cultures

Université de Montréal

IAN PARKER
Premier prix du 31e Concours national des jeunes interprètes de Radio-Canada (2001)

Beethoven	*Andante Woo57 fa majeur*
Bartok	*Szabadban Sz 81 (Out of doors)*
Brahms	*3e sonate en fa mineur opus 5*
Clementi	*Sonate opus 25 no 5*
Ravel	*Ondine*

Billets en vente à la porte et à la Faculté de musique : 15 $ (adultes), 10 $ (aînés).
Entrée gratuite pour les étudiants.
Renseignements : (514) 343-6427
Réalisation-coordination : Odile Magnan

95.3 FM Québec 102.5 FM Ottawa-Hull 100,7 FM Montréal

www.radio-canada.ca/radio